

Séminaire annuel de philosophie (synthèse)

**Lutter contre la pauvreté, la misogynie et
la destruction écologique : un seul combat**

**avec la participation d'ATD Quart Monde
et la pensée de Joseph Wresinski**

Rimouski (Le Bic), 10-12 août 2018



Mon cœur est dans ce caillou, sculpture de Philippe Barbier à l'ONU, Palais des Droits de l'Homme, Genève, 1999.

Jean BEDARD jphbedard@globetrotter.net
2456-1 Route 132, E, Rimouski (Québec), G0L 1B0, Canada

avec la participation d'ATD Quart Monde, 6747 rue Drolet, Montréal (Québec), H2S 2T1, Canada, et du Centre de mémoire et de recherche Joseph Wresinski, 2 rue de la Gare, 95560 Baillet-en-France (France) et grâce au soutien de la Fondation Joseph Wresinski-Institut de France.

Sommaire

Peur et violence. <i>Yvon Rivard</i>	p. 3
Pauvreté et écologie. <i>Bruno Tardieu</i>	p. 7
Féminisme inclusif et féminisme exclusif. <i>Geneviève Defraigne Tardieu</i>	p.15
Pauvreté et communauté. <i>Caroline Moreau et Martin Couture</i>	p.21
La pauvreté et les béatitudes. <i>Jacques Perron</i>	p.25
Synthèse générale. <i>Jean Bédard</i>	p.29

Les cinq premiers textes émanent d'une question proposée par l'auteur, travaillée en atelier ; le texte final est une réflexion de Jean Bédard suite à ces ateliers.

Annexes :

Lettre d'invitation. <i>Jean Bédard</i>	p.38
Conférences introductives : Notre déséquilibre. <i>Jean Bédard</i>	p.39
Sur la piste de Wresinski pour unir nos combats. <i>Genevieve Defraigne Tardieu et Bruno Tardieu</i>	p.42

Ces conférences introductives du séminaire sont disponibles sur :
<https://jeanbedardphilosopheecrivain.wordpress.com/>

« Peur et violence »

Synthèse par Yvon Rivard de l'atelier « Peur et violence »,
animé par Yvon Rivard

Questions de l'atelier :

Peur et violence, le remède

La question du séminaire, c'est finalement le scandale de la violence. Bernanos pensait que la peur de la mort amène les gens à se tuer. Comment surmonter cette peur ? Par une conception de la vie qui inclut la mort, par une sorte de rêve éveillé qui rend les gens conscients de participer à une œuvre commune qui n'a pas de fin... C'est sans doute pourquoi Bernanos a écrit que "les pauvres ont plus besoin de rêve que de pain". Croyez-vous que le monde a surtout besoin de rêve ? Et de quelle sorte de rêve ?

La question de notre atelier reposait sur l'hypothèse de Bernanos que je vous rappelle : « **Toute violence, y compris une violence extrême, comme tuer ou se tuer, a pour source la peur de mourir.** » C'est l'idée de Bernanos. Cette peur de mourir, dit-il, vient d'une vision étroite, statique, fermée de la réalité, de soi, des autres, de la vie. Je dirais une vision qui ramène tout ce qui est, à un objet qu'il faut posséder, maîtriser, et surtout qu'on ne veut pas perdre. **Donc la peur de mourir est surtout un attachement maladif à quelque chose qu'on croit être statique et qu'on ne veut pas perdre, y compris notre belle et petite personne.**

Peur de perdre son identité, comme on l'a vu pendant quelques années au Québec, peur de disparaître et aussi **peur de toute transformation**. Après coup, ce matin, cela m'est revenu, Galilée pose les thèses de Copernic et il dit : « La Terre tourne autour du Soleil ». Dans cet énoncé, il va contre la croyance que ce n'est pas le cas, et on veut le brûler. Et il dit : « vous pouvez me brûler, mais elle tourne, n'est-ce pas? » **Alors la résistance à la transformation est aussi reliée à la peur de la mort.**

La violence va donc chercher à détruire essentiellement deux choses : elle va détruire tout ce qui met une personne en relation avec une forme de vie, avec une forme de pensée, qui lui rappelle sa condition de mortel, qui lui rappelle qu'il /qu'elle, - que la personne -, ne maîtrise rien, qu'elle est dans une dépendance absolue, y compris sur la vie qui lui a été donnée. Personne ne l'a demandée. Et donc elle dépend de la nature et des autres et d'une sorte d'ordre auquel on ne semble pas avoir accès. La violence va combattre cette idée-là, parce que **reconnaître qu'on est dépendant, c'est reconnaître évidemment qu'on n'aura pas de prise sur notre destin, et sur la mort** ; et aussi, cela va combattre une chose qui est essentielle : c'est-à-dire tout ce qui nous met en relation avec ce qui excède notre raison, tout ce qui nous met en relation avec une sorte de mystère auquel on a accès dans cette vie, par des expériences et ces expériences-là sont les expériences de la beauté, de l'amour, de l'innocence. Tout ce qui nous connecte à une sorte de lointain, à quelque chose qui est à l'extérieur de nous-mêmes, la violence va détruire cela. Parce que si **on est relié avec quelque chose qui nous excède**, déjà, cela nous rappelle que nous sommes en mouvement, que nous allons mourir.

Comment donc combattre cette peur-là ? Comment élargir cette vision de la mort, puisque, comme dit Bernanos : « **Je pense que quand on y réfléchit et qu'on creuse un peu notre vie, on se rend compte que le pressentiment de la mort, ou notre relation anticipée à la mort, c'est ce qui commande toute notre vie affective.** »

Alors sans avoir lu Bernanos, la plupart des intervenants ont commencé, c'est la première idée-force qui est apparue dans l'atelier : **il faut accepter sa finitude**. Ce qu'il ne faut pas confondre avec la résignation. Il faut accepter sa finitude, il faut accepter ses limites et une bonne façon pour y arriver, c'est commencer par **accepter sa souffrance**.

Dans l'atelier, on a beaucoup parlé de la souffrance. Pourquoi ? Parce que **la souffrance, c'est sans doute le signe annonciateur par excellence qu'on est vulnérable et qu'on va passer, qu'on va mourir**. Alors deux personnes ont bien insisté sur le fait que cela ne va pas de soi parce **qu'une grande partie de notre vie consiste à nier notre propre souffrance**. J'ai trouvé cela très intéressant et capital de dire qu'il faut accepter de dire sa souffrance, de la reconnaître, et donc de ne pas la refouler. Et quelqu'un a mentionné que très très souvent, si la souffrance est très très radicale, c'est-à-dire si elle s'enracine dans l'enfance, on aura tendance à l'oublier, et aussi longtemps qu'on aura tendance à l'oublier, on va presque oublier qu'on est un être qui existe, qui est en vie et qui est en marche.

Une personne a parlé de cette "blessure d'absence". La pire blessure, **la pire souffrance c'est "de ne pas exister"... pour personne, c'est de ne pas être reconnu dans le regard**, comme disait Jean, dans la pensée de quelqu'un. Et qu'est-ce qui se passe dès l'instant où on reconnaît sa souffrance ?

Paradoxalement, on ne souffre pas plus, mais on se sent en quelque sorte vivant, on se sent le droit d'exister parce qu'on a reconnu ce qui était une partie intégrante de nous-même. Et un effet inattendu de cela que j'ai beaucoup aimé, parce que la personne qui nous faisait le témoignage, elle ne savait pas qu'elle avait tant souffert dans son enfance, cela lui est venu quand elle est passée proche de la mort trois fois. Il y a des gens qui sont chanceux, parce que, paraît-il, quand on approche de la mort, on voit plein de choses. Il y en a qui l'ont frôlée. Elle l'a frôlée trois fois. Elle s'est dit : « **C'est merveilleux, parce que la souffrance, cela ne se termine pas, mais quand on vient près de la mort, on se dit : Il y a quelque chose qui est fini, bravo : c'est la libération.** »

Alors, il y a quand même un effet libérateur à accepter sa souffrance. Je l'ai noté, j'espère que je vais m'en souvenir le jour où je vais souffrir. La phrase exacte était : « bravo, quelque chose va finir ».

L'autre façon de combattre la peur de la mort, c'est de la ramener dans l'instant. Quelqu'un a mentionné : les chats qui sont évidemment nos maîtres à nous tous, comment les chats peuvent maîtriser autant les situations, - mais je ne m'embarque pas là-dessus parce que j'en aurais pour des heures, mais j'étais très content de voir apparaître les chats dans la discussion. Il ne s'agit pas d'oublier la mort, ni de la nier, mais de la noyer dans l'instant, **de ramener la mort dans la vie comme étant constitutive de la vie elle-même**. Autrement dit, essayer de vivre comme si chaque instant, - cela m'a fait plaisir quand les gens ont parlé de cela parce que c'est ce que je crois profondément -, comme si chaque instant était le dernier. **La meilleure façon d'apprivoiser la mort, c'est de mourir souvent**, peut-être pas de façon extrême, pas dans une clinique, mais de faire en sorte que c'est peut-être maintenant ou demain. Et là quelqu'un a dit : « C'est le titre d'un livre de Robert Lalonde », qui est le suivant, qui est un très beau livre d'ailleurs : *Que vais-je devenir jusqu'à ce que je meure ?*. Et la dame commentait ce titre-là et s'est dit : « **Quand on se donne une date de péremption, on agit beaucoup plus librement.** » C'est cette grande idée au fond que, **si on pense qu'on va mourir dans l'instant suivant, cela pourrait en quelque sorte nous libérer de la peur de la mort**. On n'a plus à se dire : « Il y a quelque chose qui va me prendre par surprise. Non, non, je l'ai devancée. »

Et à partir de cette phrase, de cette idée forte de se donner une date de péremption, quelqu'un a livré un témoignage, un vécu. Elle était près d'une amie qui était sur le point de mourir, et cette amie était scandaleusement joyeuse. On ne s'attend pas à cela ! On se disait : « Elle n'est plus tout à fait à elle ! ». Mais non, elle était toujours là. Et pour expliquer cette sorte de joie qui irradiait d'elle, elle lui dit : « Écoute, cela tombe bien parce que je n'avais rien préparé pour ma retraite. » Cela a l'air d'une boutade, mais c'est très très profond. **C'est l'obsession de la peur de l'avenir qui débouche sur la peur de la mort, cela paralyse**. Alors si quelqu'un ne fait pas de projet pour l'avenir, ne s'inquiète pas de l'avenir ou même sans oublier la mort dit : « **Écoute : jusqu'à un certain point, cela ne me regarde pas. Moi j'ai autre chose à faire, c'est de vivre.** ». **Cela donne une sorte de libération. Autrement dit, une fois qu'on a accepté le fait qu'on va mourir, cela nous libère, cela nous désencombre, on peut vivre pleinement**, et surtout on **peut départager ce qui est important de ce qui n'est pas important**. Évidemment dans cette perspective de la mort, accumuler des biens qu'on va laisser, ce n'est pas important, c'est peut-être la pire souffrance que de mourir très riche.

La deuxième façon aussi de surmonter cette peur-là, c'est justement de suivre ces pistes qui nous sont données, qui jalonnent notre vie, toutes ces pistes qui nous mettent sur la voie de ce que je disais, qui nous excèdent, qui dépassent notre personne et qui dépassent même notre vision habituelle des choses. et ces signes-là évidemment, comme je disais, ce sont la foi, la nature, la bonté, aimer tout. Donc tout ce qui nous éloigne de notre façon habituelle d'être, de notre façon de concevoir la vie. Comme Jean disait hier : « Il ne faut pas nécessairement faire le tour de ce qu'on sait déjà, mais essayer de voir ce quelque chose dans l'ordre de ce que l'on ne sait pas déjà. » C'est vraiment l'attitude même du vivant qui est en passage, en mouvement. Donc essayez de cultiver, même sans attendre les grandes expériences de la mort imminente, de cultiver toute façon de vivre, toute façon de penser, qui nous mène à une autre vision, à une sorte d'élargissement. Et là, c'est évidemment, le sens de l'utopie. C'est ce que Bernanos appelait le rêve, la nécessité du rêve. C'est ce que **le Père Wresinski a transmis aux autres : la croyance ou l'idée qu'on peut vivre autrement, que la vie peut se dérouler autrement.**

Et dans notre groupe, quelqu'un a convoqué Don Quichotte, ce dont j'étais très heureux, car j'aime beaucoup Don Quichotte. Don Quichotte défend la nécessité du rêve dans un monde sans horizon, dans un monde aplati par une sorte de réalisme : « C'est comme cela, c'est comme cela, cela ne changera pas. » Don Quichotte ramène l'horizon comme perspective de vie. Et qu'est-ce que c'est donc Don Quichotte ? C'est un fou. Pourquoi est-ce que c'est un fou ? Parce qu'il vit comme si la chevalerie, la culture de la chevalerie, qui était animée par des idéaux de justice et d'amour incroyable, comme si c'était encore possible alors que c'est une culture révolue. Donc Don Quichotte passe pour un fou, parce qu'il vit accordé à une culture qui n'a plus cours, ou qui n'a pas encore cours. **Et quand je regardais le film du Père Wresinski (film *Joseph l'insoumis* réalisé par Caroline Glorion), je me suis dit : C'est un fou. C'est très évident. Pourquoi c'est un fou ? Parce qu'il vit et il incarne un idéal de la charité qui était l'idéal de la culture chrétienne et qui n'a plus cours depuis au moins deux siècles. Donc, quand tu vis accordé à une culture qui est passée ou qui est à venir, c'est sûr que tu es considéré comme un fou.** Quelqu'un du groupe a souligné que la personne qui avait convoqué Don Quichotte a dit cette phrase merveilleuse : « **Les grandes choses donnent le goût d'exister.** » C'est une phrase d'anthologie. Et **quelqu'un a enchaîné : « Le rêve est la semence du changement. »** Et quand on y pense, c'est la seule façon de vivre, parce que la vie est un changement continu.

Donc si le rêve nous amène à cultiver l'idée de changer la vie, on est en accord profond avec la vie. Cela est le sens premier du rêve, - pas le sens premier, c'est le deuxième sens, au fond, du rêve, d'une utopie -, mais cela nous amène aussi au sens premier du rêve, au sens onirique, *ce qui se passe quand on abandonne notre « moi », quand on dort.* Alors là évidemment il y a quelqu'un, et c'était parfait comme timing, en culture amérindienne dans laquelle le rêve est vraiment capital. On sait tous que les amérindiens agissent après avoir rêvé. **J'ai appris qu'avant d'agir, il fallait que tu rêves.** C'était quelque chose d'extraordinaire. Donc pourquoi est-ce qu'il faut rêver avant de savoir ce qu'on doit faire ? Parce que quand on rêve, quand on s'abandonne à cet autre « moi » qui est en nous profondément, qui n'est pas sous la tutelle de la raison, on est en relation avec la partie la plus profonde de nous : avec ce qu'on appelle notre **âme**. Et notre âme, comme dit **Simone Veil, qui est l'autre personne que j'ai convoquée dans mon texte, elle dit ceci : « Notre être, c'est notre être profond, c'est celui qui est en relation avec l'univers. »** Et elle cite : « Si on sait de toute son âme qu'on est mortel et qu'on l'accepte de toute son âme, on ne tue pas. Accepter d'être mortel, c'est reconnaître que l'âme est une chose analogue à la matière, qu'elle n'a pas à devenir de l'eau, qu'elle est de l'eau, et que ce que nous croyons être, *notre moi* est un produit fugitif et aussi automatique de circonstances extérieures que la forme d'une vague dans la mer. » Quand on dort, on revient dans notre *moi le plus profond* qui n'est pas délimité ; on entre en relation avec ce que nous sommes : une partie vivante de l'univers. Donc, oui le rêve ; je vous encourage à rêver et à les noter si vous ne l'avez jamais fait, même si vous n'êtes pas indien, parce que cela vous donne une idée que vous n'êtes peut-être pas exactement ce que vous pensez être; que vous êtes à la fois plus grand, comme je dis souvent, et plus petit que vous le croyez. Et on se rend compte à ce moment-là aussi, quand on est en contact avec *cet autre moi* qui dort au fond de nous, et de la matière, **que la peur de mourir, même ce que la peine excessive du deuil nous empêche de voir, nous empêche de voir, que dès ici-bas, on a accès à cet autre monde.**

Comme je dis souvent, ce que l'on appelle l'au-delà, ce que l'on appelle l'autre monde, c'est ce monde-ci débarrassé de la peur de mourir.

Alors dans le groupe, quelqu'un a raconté une expérience tout à fait pertinente. Il a raconté comment il est entré en relation avec la femme qu'il aimait et qui était morte quelques mois plus tôt. Il est entré en relation avec cette femme qu'il aimait en s'abandonnant totalement à son désir de la retrouver, à cette intuition, en osant croire ce désir et cette intuition. Cela paraît fou, cette intuition, mais on sait très bien qu'elle existe quelque part et qu'on peut entrer en relation avec elle. Et il n'a rien fumé pour cela. Mais il a fait comme les Indiens, il s'est abandonné à ce *moi profond* en rêvant, en faisant une expérience qu'il appelle de la *transe profonde* avec quelqu'un qui le guide dans cette expérience-là. Et alors, il a vu et il est entré en relation avec cette femme qu'il aimait et cette femme était vivante mais sous une autre forme, comme un être de lumière. Et quand il racontait cela, j'ai eu cette idée, et c'est ce que je retiens de cela, je me suis dit : « Et si on s'entraînait à voir les vivants, ne pas attendre qu'ils soient morts, pour voir en eux la part de lumière, cela serait peut-être plus facile d'aller vers la mort sans croire que c'est la fin de tout et sans croire que des êtres qu'on a perdus, on les a perdus à tout jamais. S'entraîner à voir la lumière. »

Quand j'ai regardé le film hier, je me disais : « Que fait le Père Wresinski ? ». **C'est quelqu'un qui a vu la lumière chez les pauvres, malgré et à travers leur souffrance.** C'est pour cela qu'il a réussi à transformer quelque chose. **On ne peut jamais transformer quelqu'un, ni une société, si on ne voit pas la lumière dans cette société.** Contrairement à ce qu'on pense, l'exercice de la critique, qui dit : « *Ceci va mal, pour ceci, pour cela* », ne changera jamais rien. On le fait depuis des siècles. On ne peut changer les choses que si on a une vision de la lumière, parce que foncièrement, on est appelé, par la conscience en tout cas, à être des êtres de lumière. Et aussi, **c'est sans doute pour cela que quelqu'un a parlé de cette expérience qui consiste à mettre en relation la pauvreté des riches, - la pauvreté relationnelle -, avec la pauvreté matérielle des pauvres. Et si vous mettez en relation ces deux pauvretés là, il se produit une étincelle, un désir de changement.** C'est sans doute pour cela que le Père Wresinski a écrit que « les pauvres sont la source de tous les idéaux d'humanité. » C'est eux la source. Et Bernanos aussi et c'est cela qui est extraordinaire. Je l'ai mis dans mon texte, je pense : « Le job des pauvres, c'est d'espérer dans un monde qui n'espère plus. » Et on espère, quand on manque de tout. Donc, c'est paradoxal, on en vient presque à la souffrance. Il faut accepter la souffrance pour en être libéré. Il faut manquer de tout pour espérer quelque chose et le recevoir.

Bien sûr, c'est beau les cercles de paroles, mais comme quelqu'un a finement fait remarquer, vraiment quelqu'un qui était imbu de la culture amérindienne : dans le cercle de paroles, l'important n'est pas la parole, c'est le cercle. Mais il faut aussi en plus du cercle de la parole, il faut une part de rêves. **Le rêve change le monde,** comme je le disais tout à l'heure, **parce que le rêve de changer la vie, de changer le monde, c'est sans doute le rêve le plus réaliste qui soit,** parce que la vie essentiellement change continuellement. Je ne suis même plus celui que j'étais hier, et Dieu merci. Donc essentiellement, c'est de cultiver cette pensée, cette culture du passage, ce qui nous entraîne à sortir de nous-même, qui nous aide à voir les autres comme des êtres en mouvement. Quelqu'un dont le travail consiste à réconcilier des ennemis - c'est quand même des couples, des sociétés - il les met en relation, et c'est aussi ce que Jean a relevé hier : en grande partie, il s'agit de déconstruire l'image, ou la distorsion de l'image qu'on a de l'autre, mais aussi l'image qu'on a de nous. Et comment on peut déconstruire ces deux images fausses ? En les mettant en relation.

Dans notre groupe, le mot de la fin revenait à quelqu'un qui a cité l'écrivain colombien Galliano qui dit ceci à propos de l'utopie. On lui demande ce que c'est que l'utopie et Galliano répond : « **L'utopie est un horizon. Quand je fais deux pas vers elle, elle s'éloigne de deux pas. Quand je fais dix pas vers elle, elle est dix pas plus loin. Alors, à quoi sert-elle l'utopie ? Elle sert à avancer.** »

« Pauvreté et écologie »

Synthèse par Bruno Tardieu de l'atelier « Pauvreté et écologie »,
animé par Bruno Tardieu et Isabelle Fortier

Questions de l'atelier :

Pauvreté et écologie

L'écologie est-elle une question de riches ? Risque-t-elle d'être une nouvelle norme (une nouvelle morale) imposée aux populations pauvres et pays « en voie de développement » ? Quels sont les obstacles et possibilités pour que l'expérience et l'intelligence des populations très pauvres aident à trouver un chemin face à la destruction de l'humanité et de la planète ?

Je voudrais dire ma profonde joie d'avoir vécu ces journées. Il y a une tradition dans votre séminaire annuel que j'ai ressentie dans l'atelier. Elle vient de la sincérité et de la puissance de la parole de Jean et elle est adoptée par tous les participants : nous sommes là pour chercher, non pas dans la spéculation, mais chercher pour sa vie, chercher comment on va vivre. Jean appelle cela « *travailler à partir des questions existentielles* », cela mène à des conversations profondes et impliquées.

Je veux aussi remercier aussi la fondation qui nous a permis d'honorer l'invitation reçue de Jean, afin de venir contribuer à ce séminaire annuel, la Fondation Joseph Wresinski. Cette fondation sous l'égide de l'Institut de France (l'Académie Française, l'Académie des Sciences, l'Académie des Sciences Morales et Politiques ...) a été créée pour que Joseph Wresinski, son histoire et sa pensée rayonnent. Ils ont jugé qu'il est trop peu connu au regard de son influence dans la manière de voir la **grande pauvreté**. Joseph Wresinski a introduit l'idée d'exclusion sociale qui permet de penser la grande pauvreté non pas comme un déficit de certains mais comme une question de relations. Il a changé la pensée sur les droits de l'homme, influencé des institutions comme l'Unicef et même l'ONU pour introduire l'idée d'atteindre les plus pauvres. Ce sont des changements sans beaucoup de bruit, mais durables. Il est donc important d'en faire connaître la source, faire connaître cet homme venant lui-même de la misère et le mouvement qu'il a créé avec son peuple, - les personnes très pauvres -, et leurs alliés. Donc vous pouvez vous aussi faire connaître cette Fondation Joseph Wresinski (<http://www.institut-de-france.fr/fr/prix-fondations/fondation-joseph-wresinski>) qui nous permet d'être ensemble.

Nous sommes partis de la question : « *L'écologie et la pauvreté ont-elles quelque chose à voir ? L'écologie est-elle une question de riche ?* ». Cela nous a fait faire un long cheminement qui nous a renvoyé à nos propres jugements, et à nos possibles implications pour faire avancer l'écologie et faire reculer la grande pauvreté.

1. Le pauvre pollue-t-il plus que les autres ?

Pour démarrer notre conversation, j'ai raconté un rendez-vous avec une haute fonctionnaire française que nous allions voir pour explorer ce lien entre lutte contre la pauvreté et l'écologie. Elle était une des responsables d'une agence gouvernementale, l'Agence de Maîtrise de l'Énergie. Et elle nous a déclaré « d'après nos observations, pour un dollar dépensé, le pauvre pollue plus que le riche ». Quand il dépense un dollar, le pauvre pollue plus que quand le riche dépense un dollar. Ce raisonnement m'a suffoqué mais elle y tenait.

Cet exemple a provoqué une forte discussion dans notre groupe. Quelqu'un disait : « C'est violent de parler comme cela des pauvres. Et c'est bête, quand on pense aux riches qui ont deux voitures et qui prennent l'avion. » Puis quelqu'un a ajouté : « Mais c'est vrai qu'on sent que ce sont plutôt les milieux aisés qui sont porteurs de cette préoccupation. »

Nous avons dans notre groupe Robert, une personne que j'appellerai un rescapé de la violence de la misère et de l'exclusion, une personne qui a survécu à cette misère. J'ai soixante ans et parmi les gens avec qui j'ai cheminé et qui ont vécu la misère, la plupart sont morts. L'espérance de vie dans la misère c'est quarante, quarante cinq ans. Donc il y a des gens qui ont survécu, qui sont des rescapés, et certains arrivent à s'exprimer et c'est une très grande chance à ne pas manquer. Sur ce soupçon que le pauvre est plus pollueur que le riche, Robert a eu envie de s'exprimer : « Dès que j'ai pu commencer à m'en sortir, à ne plus être en institution, je me suis mis à travailler. Et j'avais tellement peur de me retrouver à la rue qu'il fallait que je dépense peu. Je n'ai jamais eu d'auto, je ne mange rien de mauvais pour la santé, jamais de café. Quand j'ai reçu un peu d'argent du gouvernement, parce que j'ai été reconnu comme *enfant Duplessis*, j'ai mis cet argent de côté, je ne l'ai pas dépensé. Cela a été très dur d'avoir cet argent donné pour les *enfants Duplessis* parce qu'il fallait passer des tests. C'est très humiliant. Avec cette peur de me retrouver à la rue, j'ai très peu dépensé, et je n'ai quasiment jamais pollué. J'ai très peu consommé. C'est minime ce que j'ai consommé : juste les vêtements que j'ai sur le dos que j'ai toujours été cherché à la friperie. Dans les années 1970 on ne parlait pas d'écologie, il n'y avait pas cette conscience environnementale et ce devoir de ne pas trop consommer pour ne pas trop polluer. Mais les pauvres depuis très longtemps le font déjà, ils consomment peu et polluent peu. »

Donc nous avons conclu, contre l'avis de cette fonctionnaire, que non le pauvre n'est pas plus pollueur que les autres.

Mais quelqu'un a eu le courage de raconter une expérience au Sénégal qui fait réfléchir. Elle animait un atelier d'art, et elle voyait que les participants jetaient les restes de peintures toxiques, en les versant sur la terre sans précaution, juste de l'autre côté d'une voie ferrée. Elle s'y est opposée, profondément choquée qu'on ne recycle pas les produits chimiques. Elle a réussi à se faire comprendre et voilà comment elle s'y est prise : elle a expliqué aux gens que là où la peinture était jetée dans la terre, la terre ne donnerait plus de fruits. C'était donc un gâchis. Elle a pris conscience que les gens n'avaient pas le savoir qu'elle avait, elle, sur la pollution. Et ce savoir qu'elle a su partager a intéressé les gens. Elle est parvenue à ne pas être seulement choquée, à ne pas seulement imposer ce qui pour elle était une norme, mais à faire comprendre le dommage, et faire le lien avec la vie : la terre ne porterait plus de fruit. Pour les gens qui vivaient pauvrement cela a fait sens et ils ont trouvé d'autres solutions pour jeter ces restes de peinture. « Chacun peut et doit porter cette préoccupation écologique partout, disait-elle. Ce n'est pas parce qu'on est dans la pauvreté qu'on ne peut pas la porter. » C'est un point important. Le Père Wresinski disait souvent : « Les pauvres ont quelque chose à nous apprendre que beaucoup ne soupçonnent pas. » C'est fondamental. Mais cela ne veut pas dire qu'ils ne peuvent pas apprendre aussi des autres. C'est une tentation paternaliste d'idéaliser les personnes en pauvreté et de penser qu'elles sauraient tout. Derrière l'écologie il y a une connaissance à partager, tout comme derrière la pauvreté il y a une connaissance à partager.

2. L'écologie est-elle la priorité des pauvres ?

Nous avons alors fait un pas de plus quand quelqu'un nous a provoqué en disant : « OK, les pauvres ne polluent pas, mais l'écologie n'est pas leur sujet. Moi je reçois des pauvres dans mon cabinet en thérapie, franchement ils souffrent énormément. Ils viennent six mois, un an, deux ans, et je ne comprends pas ce qu'ils me disent. Ils n'arrivent pas à exprimer ce qu'ils veulent dire. Ils répètent toujours la même chose et je ne parviens pas à le décoder. Et donc dans toute cette souffrance que j'entends et qui n'arrive pas à se dire, où est l'écologie ? » Cela expliquerait donc l'impossibilité de joindre les deux combats.

Robert, notre participant qui avait vécu l'exclusion sociale toute sa vie, a confirmé la non communicabilité de l'expérience de l'exclusion sociale : « C'est vrai, moi pendant des années je ne pouvais pas parler, pendant des années je ne pouvais rien dire. Et puis j'ai rencontré d'autres qui ont fait la même expérience que moi, dans ATD. J'ai pu faire du bénévolat. J'ai commencé à oser. Avant, je ne pouvais pas regarder quelqu'un en face. Maintenant je peux le faire, je peux m'exprimer. »

Reste que la question se pose : les pauvres n'ont-ils pas d'autres préoccupations, leur souffrance n'est-elle pas trop grande pour que l'écologie soit pour eux une priorité ? Pour justifier cette hypothèse, une de nous a alors convoqué la pyramide des besoins de Maslow. Cette théorie nous dit qu'il y a une hiérarchie des besoins et que si des besoins fondamentaux ne sont pas comblés, on ne peut pas s'intéresser à d'autres besoins. Il faut d'abord pouvoir manger, boire, avant d'éprouver des besoins de relations, de culture, de spiritualité.

Je me suis permis de déconstruire cette théorie et questionner le fait que les pauvres n'auraient que des préoccupations matérielles ou de survie. Cette fameuse pyramide de Maslow avait été remise en cause dans une de nos recherches par la méthode du « croisement des savoirs » que nous avons mise au point, où des chercheurs et des personnes en situation de pauvreté mènent une recherche ensemble. La critique de la pyramide des besoins a eu lieu lors d'une des premières recherches expérimentales qui a fondé la méthode aujourd'hui reconnue. Les deux groupes, universitaires et personnes en situation de pauvreté, interprétaient un même récit d'interaction apporté par un participant, puis les deux groupes ont confronté leurs interprétations. Cette méthode permet de prendre conscience des logiques et connaissances sous-jacentes de son groupe et de découvrir celles de l'autre groupe. Devant une incompatibilité radicale des interprétations par les deux groupes du même récit, les chercheurs ont dit : « Mais enfin il est évident que cette histoire se comprend par la pyramide de Maslow, il n'y a pas de discussion. » Les gens en situation de pauvreté ont osé dire qu'ils ne savaient pas ce que c'était que cette pyramide dont ils n'avaient jamais entendu parler dans leurs études. Les universitaires ont alors expliqué la hiérarchie des besoins, - si les besoins fondamentaux ne sont pas satisfaits, on ne peut accéder aux besoins supérieurs. Les personnes en situation de pauvreté ont été très choquées, et ont réagi vivement en disant que cette théorie était complètement fautive. « C'est comme si on nous disait : il faut d'abord manger avant de s'intéresser à la culture. Mange d'abord tu feras de la politique plus tard. C'est complètement faux ! Les humains ont besoin de tout. C'est nous réduire. Parfois c'est la culture qui va te réveiller, parfois la spiritualité, parfois c'est une relation, parfois c'est un repas. Ce n'est pas une mécanique. » Alors ils ont construit ensemble, et cela été publié, la sphère des besoins pour remplacer la pyramide et par cette sphère pour illustrer cette égalité des besoins fondamentaux.

Notre atelier a fait un pas de plus, en exprimant d'une manière nouvelle pour moi, l'idée qu'une action profonde et transformatrice reliera ces besoins entre eux au lieu de les séparer et de les hiérarchiser. Et c'est peut-être là une des leçons à apprendre des personnes en pauvreté : l'indivisibilité de la personne, des droits, des besoins, redonnant un sens global à chacun de ces besoins.

Nous avons alors évoqué l'histoire de Mireille Moser, une femme très démunie que je connais et qui vit en Alsace en France. Au moment d'une crise monétaire rabâchée dans les media, elle a eu vraiment peur de manquer, manquer de nourriture pour elle et pour ses enfants. Elle a su qu'il y avait un jardin communautaire pas très loin de son quartier défavorisé. Ces jardins existent souvent mais les plus pauvres n'y vont pas, mais elle, poussée par la peur de manquer, y est allée. Elle a osé demander, elle a reçu un petit lot de terre, elle a acheté des graines et puis les a mises en terre. Alors son assistance sociale lui a dit : « Mais enfin franchement vous pourriez utiliser votre argent à quelque chose de plus intelligent que d'acheter des graines. Vous vous rendez compte, vous avez si peu et vous achetez des graines. » En plus de cela, les graines n'ont pas poussé car Mireille ne connaissait pas le jardinage et ne savait pas faire des semis. Heureusement, une volontaire d'ATD Quart Monde qui la connaissait bien, Anne, a vu ce geste, lui en a parlé et en a compris l'enjeu et le sens pour Mireille. Anne était jardinière de profession, et elle a pu lui apprendre, lui montrer à faire des semis. Elle lui a dit de ne pas se décourager face à l'assistante sociale : « C'est quand même tes sous. » Et puis elles ont recommencé la saison suivante, les semis ont levé, elles les ont planté et les légumes sont venus. D'autres ont été touchés de son projet et sont venus l'aider. Elle en a été moins seule. Son médecin au bout de deux ans lui a dit qu'elle se portait mieux, et elle lui a expliqué que de marcher pour aller à son jardin, être dehors, faire quelque chose de beau de ses mains, manger quelques légumes et avoir des gens qui lui parlent, qui viennent l'aider, tout cela lui donne une meilleure santé. Ainsi ce qui a aidé Mireille, c'est de pouvoir relier des besoins et vivre que l'être humain est un. Finalement, la hiérarchie des besoins qui justifierait l'hypothèse que les plus pauvres ne s'intéressent pas à l'écologie ne tient pas.

Le refus de la hiérarchie des besoins a fait aussi réagir Robert. Il avait déjà expliqué que sa crainte de manquer faisait qu'il a toujours des habits de la friperie. Mais un jour il a reçu une médaille, et il a dit : « Là je vais acheter des habits neufs une fois dans ma vie. Parce que parfois on a besoin de faire une folie, on a besoin d'être un peu Don Quichotte. On a besoin de craquer tous ses sous pour aller au cinéma. Donc voilà. Et après l'assistante sociale peut dire ce qu'elle veut. J'ai acheté des habits neufs pour recevoir mon prix. » Le besoin d'honneur qu'ont les personnes sans cesse rabaissé est immense. Quelles sont les véritables aspirations des plus pauvres ? La société ne les suppose-elle pas, leur permet-elle de les exprimer ?

3. Apprendre à comprendre le savoir derrière la pauvreté, à ne pas juger trop vite

Nous avons retenu aussi de ces exemples la violence des jugements trop rapides. Nous devons lutter contre le fait de juger l'autre et aussi de se juger soi. Juger l'autre supérieur, juger l'autre inférieur ou encore se juger supérieur, ou se juger inférieur. Steve Biko, un militant Sud-Africain assassiné, un des grands porteurs du combat contre l'apartheid pendant que Mandela et tous les autres leaders étaient en prison, a su mobiliser la jeunesse par une mobilisation culturelle. Il disait : « Je ne fais pas de la politique, je fais de la culture » et répétait de mille manières : « La plus grande arme dans les mains de l'oppressé c'est l'esprit de l'opprimé qui se croit inférieur. »

Pour apprendre à ne pas se sentir supérieur, et apprendre à ne pas se sentir inférieur, nous avons énoncé que nous avons besoin les uns des autres. Ce n'est qu'ensemble qu'on peut déconstruire ensemble l'image que l'on a de soi et des autres. Yvon Rivard a rapporté cette même idée de son atelier. On en arrive à un paradoxe relevé par l'un d'entre nous : dans ce dialogue nécessaire entre ceux qui vivent la pauvreté et les autres, c'est la parole des pauvres qui manque le plus souvent, c'est elle qui a été réduite au silence. Et les autres ne peuvent parler à leur place ni décider à leur place qu'ils doivent parler. Ainsi la solution pour sortir de cette relation inférieur /supérieur dépend de ceux qui ont le moins de pouvoir socialement. Ce serait ceux qui ont le moins de pouvoir qui auraient le pouvoir de provoquer le changement. S'ouvre là la responsabilité des autres, qui n'est pas de faire à la place, mais de chercher à apprendre, à amplifier ce que disent les pauvres, et au moins à chercher derrière les idées reçues.

Quelqu'un disait : « Ce séminaire m'oblige à questionner ma capacité à voir dans l'autre les capacités humaines de tous les humains ». Il a pris un exemple précis : « Dans mon cabinet de thérapie, qui se situe dans un quartier pauvre, j'ai reçu quelqu'un qui m'expliquait qu'il se faisait beaucoup de soucis pour nourrir son fils : il n'avait pas assez pour bien nourrir son fils. Donc il allait mendier au centre-ville. Et je me suis dit : mais si j'avais rencontré cet homme mendier au centre-ville, je n'aurais pas vu cela. Je me serais dit : voilà l'autre ivrogne qui cherche de l'argent pour consommer. »

Si on se connaît plus les uns les autres, on arrive à changer ce jugement. Un de nous a rapporté cette pensée de Lanza del Vasto, il faut changer ce qui est « *derrière notre regard, et encombre notre regard* », l'obscurcit, - des peurs en particulier.

Pour relier les combats contre la pauvreté et contre la destruction de la planète, nous sommes ainsi arrivé à la formulation suivante : « la clé c'est la conscience de l'autre dans un combat qui nous unit ». En effet on finirait par supposer que le plus pauvre n'a pas de combat. « Le malheur, disait l'un de nous, c'est on fait comme si les personnes pauvres n'étaient pas là. Mais si on commence à prendre conscience de l'autre, du combat qu'il mène, alors là il y a de l'espoir ».

Nous avons beaucoup parlé depuis hier de travailler le mal, d'identifier et de refuser la domination. Mais à force de ne regarder que le mal, comment ne pas se décourager ? Comment travailler l'espoir, travailler l'espérance ? Nous avons travaillé cela ensemble. Et Isabelle Fortier, qui animait cet atelier reprenait une citation de Jean dans le texte initial : « *au fond, l'écologie c'est l'évolution d'une fraternité de sujets* ». Et elle prolongeait : « On voit souvent l'écologie comme quelque chose d'extérieur à nous, mais nous faisons partie de la nature, et si nous on n'est pas capable d'avoir le goût de se

comprendre, - pas le devoir de se comprendre, le goût de se comprendre -, si on ne se rencontre pas, si on ne se comprend pas, on ne pourra pas vivre cette fraternité de sujets entre les humains et avec la nature. »

4. Rallier les personnes, se parler par-delà l'exclusion sociale, à quelles conditions ?

Et elle en arrivait à cette formulation : « Comment rallier ceux qui veulent lutter contre la destruction de la planète et ceux qui luttent contre la pauvreté ? » Il ne s'agit pas seulement d'établir le lien logique entre des combats mais de relier les personnes qui les portent. Et là nous avons nommé un malaise : « J'aurais été contente qu'il y ait plus de personnes qui aient l'expérience de la pauvreté dans ce séminaire, disait une participante. Il y en a quelques-unes, mais nous aurions pu être plus équilibrés. »

Nous avons constaté que nous sommes dans un lieu difficile d'accès pour des personnes en pauvreté, et aussi un lieu luxueux d'une certaine manière. Mais en même temps cette beauté fait du bien, elle est vitale. J'étais ému de la beauté des lieux. En allant voir le héron qui s'échappait dès que je m'approchais et je me disais : « C'est un peu comme l'écriture de ma synthèse, je l'approche et puis elle s'échappe. » Puis ce matin à cinq heures du matin j'ai réussi à me rapprocher un peu plus du héron et c'était merveilleux. Je sais que cela ferait du bien aux gens qui vivent dans le gris des quartiers pauvres de venir ici. Mais comment les aider à oser ? Nous avons aussi imaginé que ce séminaire annuel pourrait se faire par exemple dans le quartier populaire d'Hochelaga-Maisonneuve. Et puis l'année d'après faire le déplacement inverse, amener les gens qui vivent dans ce quartier à faire le séminaire ici.

La personne qui a lancé cette idée, Isabelle Fortier a prolongé notre réflexion sur le défi de relier ceux qui luttent pour l'écologie et ceux qui luttent contre la pauvreté. Elle anime des ateliers éco-ego. Il s'agit d'aider chacun à comprendre qu'il n'est pas le centre, qu'il est dans une écologie, dans une relation générale.

Dans ces stages, elle rencontre des gens qui sont *hyper branchés écologie* et qui font des gestes très forts. Mais elle a vu un danger qu'ils finissent par dire aux autres : « Mais toi tu manges du beurre de cacahuète kraft. C'est nul cela. » Mais celui qui n'a pas beaucoup de revenus achète du beurre de cacahuète kraft. Donc une militante peut humilier d'autres.

Et puis encore un exemple plus fort. Des gens qu'elle connaît par les stages qu'elle anime font du dumpsterdiving : chercher dans les poubelles pour se nourrir. C'est un statement, un acte pour dire non à tout le gâchis, et donner à voir toute la nourriture qui est mise à la poubelle. Mais Isabelle Fortier disait : « Toi, t'es fier de cela. Tu en fais ton ego. Mais qu'est-ce que cela veut dire pour celui qui est obligé d'aller fouiller les poubelles pour se nourrir ? N'est-ce pas une insulte de plus pour celui qui est obligé d'y aller ? »

Cette question nous a marqués et je me suis permis d'ajouter que ce n'est pas si sûr que ce soit une insulte pour l'autre. Je n'en sais rien. Ce qui devient une insulte c'est de ne pas pouvoir en parler ensemble, c'est d'imaginer séparément l'insulte pour l'autre. Ce serait si précieux de permettre un dialogue entre ceux qui fouillent les poubelles par choix pour faire un statement politique et ceux qui font parce qu'ils sont obligés de le faire. Ceux qui sont obligés de le faire ne pourraient-ils pas aussi exprimer une pensée, un autre statement ? On ne le sait pas. Parce que personne ne leur demande. Parce que ce dialogue n'existe pas et qu'il n'est pas vu comme une priorité. Ces combats et ces personnes sont séparés. Nous avons rêvé de créer ce dialogue, d'agir pour qu'il devienne possible.

5. Poser des gestes

Et nous en sommes arrivé à réfléchir à notre responsabilité à chacun pour sortir de cette séparation, et s'impliquer au-delà de donner quelques deniers. « Quand je fais l'inventaire des gestes que je pose pour aider les gens en état de survie à cause de la pauvreté, c'est très peu de choses. Comment créer ce lien qui dépasse l'exclusion ? »

Cette idée de faire l'inventaire des gestes qui font reculer l'exclusion est intéressante. Nous avons appris grâce aux courants écologistes à calculer notre empreinte sur la planète et faire l'inventaire de nos gestes vis-à-vis de la planète. Mais pourrait-on calculer aussi notre empreinte sociale ? Ceux qui ont créé l'esclavage, nos ancêtres, il y a deux cents ans, avaient-ils conscience qu'ils auraient une empreinte deux siècles plus tard sur des gens comme vous et moi maintenant qui héritons de préjugés, d'une gêne et d'une haine transmise ? Avaient-ils conscience qu'ils faisaient une empreinte sociale sur la septième génération ? Pourrions-nous devenir conscients de notre empreinte sur la planète mais aussi sur l'humanité pour les générations à venir quand nous exerçons des violences et des mépris sociaux ? Sommes-nous conscients de notre empreinte sur l'humanité, de l'inventaire de nos gestes vis-à-vis de l'harmonie humaine ?

Nous avons cherché comment poser de nouveaux gestes. Nous avons compris que ce qui nous empêche de les poser, c'est parfois le manque de connaissance de ce qui aiderait mais c'est aussi nos peurs. Prendre conscience de ses peurs pour les dépasser est un premier geste. Robert disait : « On a tous peur de choses différentes. » Malgré son expérience de la pauvreté, il avait toujours eu peur de parler avec des itinérants. Et puis, petit à petit, il est sorti de cette peur-là, et arrive à rencontrer les itinérants parce qu'il sait ce que c'est de ne pas être regardé. Il l'a trop vécu, donc il dépasse sa peur pour parler, pour leur donner un petit peu de temps.

Comme nous cherchions des gestes pour faire reculer l'exclusion, Isabelle nous a proposé de vivre une expérience de théâtre de l'opprimé : ne pas seulement parler mais mimer ces gestes avec nos corps pour les ressentir et mieux continuer d'y réfléchir. Nous avons joué un tableau fixe d'une scène d'exclusion. Chacun trouvait une attitude : quelqu'un avait la tête complètement en bas, était l'exclue. Moi j'avais pris l'attitude de celui qui est très content de l'aider mais qui ne s'intéresse pas du tout à l'autre ; il s'intéresse à lui-même, se disant : « Je suis un type formidable, je l'aide. » Chacun a pris un personnage et trouvé son attitude. Isabelle nous a proposé de dire notre monologue intérieur dans cette attitude.

Cette attitude exprimait parfois des tentations, des peurs des élans. Puis elle nous a dit de faire un changement de position pour sortir cette situation inacceptable. Chacun a changé d'attitude vis-à-vis de la personne qui avait la tête baissée, qui était l'exclue.

Isabelle nous a regardés puis elle a dit : « Houlalala !! c'est encore pire qu'avant ! » On était tous penchés vers l'exclue, elle ne pouvait plus respirer, elle étouffait ! Ainsi on a pu ressentir que cette étape de *se pencher vers* a des dangers. Et puis celle d'entre nous qui était courbée, en a eu assez d'être courbée, parce que cela lui faisait mal au dos, alors elle a fini par se redresser. Et puis du coup on était tous debout, solidaires. Et le tableau nous a plu. Nous avons vu que la transformation partait d'elle, de la personne exclue. Mais elle a dit qu'il avait fallu des étapes, que les autres s'intéressent à elle, croiser des regards. Et nous avons vu ainsi que cette sortie de l'exclusion ne se fait pas d'un coup. C'est un long chemin d'interaction.

6. Le secret de l'espérance

En conclusion, je voudrais commenter une discussion qui traverse tout notre séminaire. Jean nous invite à regarder le mal en face, à regarder cette partie de nous-mêmes où, derrière le regard, des choses encombrant, secrètent du mépris, la tentation de domination. Il nous pousse à comprendre cette violence qui surgit en nous et qui cause la destruction de la planète et de l'humanité. Peut-être que cette violence vient, comme on le disait hier soir, de cette peur d'être abandonné. Abandonné des dieux, abandonné de ce Dieu qu'on a inventé tout puissant, comme un maître dominateur. Alors pourquoi nous laisse-t-il tant en souffrance ? Quand on est abandonné des dieux, on a la tentation de se sécuriser en se prenant soi-même pour Dieu, soi-même pour le maître. Se donner l'illusion du contrôle, de la maîtrise. Il y a une consonance poétique entre maîtrise et méprise.

Mais, est-ce qu'à regarder le mal, on ne risque pas de foncer vers le mal ? Dans mon ancien métier d'ingénieur centré sur le savoir dans l'action, j'ai appris de certains chercheurs qu'on enseigne aux

pilotes de formule 1 la chose suivante : « S'il y a un accident, tu seras fasciné par l'accident, et à force de le regarder tu finiras par foncer vers l'accident et ajouter à l'accident. Force-toi à ne pas le regarder, fixe-toi de regarder ailleurs. »

Je pense que Jean a raison : il faut regarder dans le mal en face. Mais ne faut-il pas aussi regarder ce qui nous soigne, ce qui nous donne de l'espoir ? Sinon ne risque-t-on pas de faire trop de publicité au malheur comme on dit en Haïti ? N'a-t-on pas le devoir de chercher les histoires qui montrent qu'on peut guérir, qu'on peut grandir, qu'on peut se libérer de toutes les violences reçues et héritées. Nous venons ce matin de rappeler cette parole : « Ce qui a été caché aux puissants, a été révélés aux humbles, - aux plus humbles. » Le Père Joseph prenait cette parole très au sérieux et nous devons aussi le faire. Une des choses que les humbles nous apprennent, c'est le devoir d'intercompréhension. Le puissant croit qu'il est compris, que tout le monde le comprend. Et ceux qui ne le comprennent pas sont déficients, à négliger. Il ne perçoit même pas les incompréhensions. L'humble, lui, sait qu'il n'est pas compris. Là il a une longueur d'avance sur l'humanité : il sait le défi de comprendre les incompréhensions, il sait la nécessité de travailler ensemble pour comprendre ensemble. Il se sait interdépendant avec les autres pour avancer.

Geneviève de Gaulle, une grande résistante qui a vécu dans un camp de concentration puis a été présidente d'ATD Quart Monde, disait que les plus pauvres ont le secret de l'espérance. Toi, Yvan tu dis : « Le job des pauvres c'est d'espérer dans un monde sans espérance. » Le secret de l'espérance qu'auraient les pauvres et dont parlait Geneviève de Gaulle, elle l'a reconnu comme celui qui lui a permis de résister à la tentative de déshumanisation vécue dans les camps de concentration. Ce secret de l'espérance que détiennent les pauvres, c'est la fraternité. Si vraiment j'aime mon frère, ma compagne, mon voisin, si je cesse de croire que je peux régler son problème, le dominer, si je sens la sécurité de son amour pour moi, si je sens Dieu en lui comme en moi, alors j'ai moins peur. Je ne suis plus tenté par cette folie de vouloir en faire mon objet. Ni de mon frère, ni de ma compagne, ni même de toute forme de vie. Et là je suis comblé parce que je reçois ce que je n'avais pas prévu, je reçois ce que je n'avais pas planifié : je reçois l'amour qui vient de l'autre, qui n'est pas maîtrisé par moi. C'est peut-être cela ce secret de l'espérance qu'est la fraternité, ce secret que les très pauvres peuvent encore donner à notre monde avant qu'il ne soit trop tard.

Réflexions de Jean Bédard au terme de cet atelier

La grande question qui s'impose dans la situation actuelle, c'est comment ne pas se décourager ? cela nous arrive tous. Je le vois bien à la ferme. Les jeunes qui arrivent sont parfois découragés. La planète va nous sauter dans les mains avant qu'on n'ait eu le temps de faire un mouvement collectif suffisamment ample pour qu'on puisse changer les choses. À vue d'œil, c'est assez décourageant. Mais peut-être qu'en philosophie, on peut explorer cette question. Je crois que cela a été exploré. Je pense à Pascale qui est venue me voir et qui a dit : « Moi, cela m'énerve qu'il y ait des niveaux de conscience. Il y aurait comme un niveau de conscience inférieure et puis un niveau de conscience supérieur. » Vous savez, toutes ces idées-là du *bas* de l'échelle sociale et du *haut* de l'échelle sociale, de celui qui est méchant et de celui qui est saint, de celui qui est parvenu au Nirvana et de celui qui est encore dans la souffrance, etc. On a tout le temps ces éléments-là : où est le commencement et puis où est la fin ?

Le commencement. J'ai fait de l'escalade. Or quand on fait de l'escalade, le pire qui peut arriver, c'est de regarder la falaise, car en faisant cela, tu te dis : « Tu ne monteras pas là, c'est certain, certain. Tu vas t'écraser à terre. » Qu'est-ce qui unit ces deux bouts ? C'est la montagne elle-même. Quand on regarde la montagne, le haut est là, le bas est là. Elle, la montagne est entière. Je ne sais pas si vous me suivez. Elle est là tout le long. Pour elle, ce ne sont pas deux choses séparées. Et il y a quelque chose à comprendre dans ce phénomène. Je vous raconte quelque chose. Nous avons reçu chez nous une personne qui a été héroïnomane pendant une grande partie de sa vie. Ce qui m'a frappé, c'est que celui qui part de si bas, j'avais l'impression qu'elle ne partait pas de la montagne. Non, non. C'est comme si elle avait creusé un trou encore mille pieds plus creux, elle part encore plus bas. Mais, en réalité, à mesure qu'elle va monter,

elle va acquérir des choses, et puis elle va en acquérir d'autant plus qu'elle part d'en bas. Celui qui part d'en haut, lui ne partira jamais d'en bas : il a un gros problème, parce que la joie d'avoir monté la montagne, il ne la connaîtra pas. Il va falloir qu'ils se partagent quelque chose ces deux-là. Celui qui est déjà en haut, si jamais il existe des êtres qui sont partis déjà d'en haut, je ne sais pas si cela existe. Celui-là, il lui manque quelque chose. Je ne sais pas si vous voyez. Quand on est jeune, par exemple, on a des choses qu'on n'a plus quand on est plus vieux. C'est désespérant. J'ai remarqué qu'un jeune écrivain ne peut pas avoir vingt ans et être meilleur écrivain qu'un écrivain qui s'est exercé pendant soixante dix ans à travailler son écriture ! Voici un jeune plein de talents qui écrit mieux que toi!

Vous savez en gymnastique, en n'importe quoi, les enfants sont mille fois meilleurs. Puis ils perdent des choses, mais ils en gagnent d'autres. C'est peut-être cela la leçon de la montagne : c'est que oui on peut imaginer le bas et le haut, mais ils sont unis. Dans le croisement des générations, par exemple, comme on le vit à Sageterre, les jeunes nous apportent quelque chose, puis nous, on apporte autre chose. C'est ce croisement qui est riche. Donc le bas n'a rien d'inférieur au haut. Il y a autant de choses en bas qu'en haut. C'est seulement différent. Et il faut faire le parcours dans les deux sens, à mon avis.

Pascale : je n'y crois pas à cette notion de conscience. Cela m'énerve. Je ne suis vraiment pas d'accord avec ce concept-là.

Jean : cela revient à ce que je veux dire aussi. C'est qu'à travers cette apparente contradiction entre l'inférieur et le supérieur, on peut voir cela complètement différemment. On peut voir cela avec l'unité de la montagne. Puis voir cela avec la relation qu'il y a entre les deux. C'est essentiellement cela que je voulais dire.

« Féminisme inclusif et féminisme exclusif »

Synthèse par Geneviève Defraigne Tardieu de l'atelier « Pauvreté et Féminisme », animé par Geneviève Defraigne Tardieu et Hélène Fortier

Questions de l'atelier :

Pauvreté et Féminisme

L'expérience d'ATD Quart Monde avec les mouvements féministes tend à montrer que les femmes en situation de pauvreté n'y sont pas assez prises en compte. Les souffrances et les résistances des femmes qui vivent dans la grande pauvreté changent-elles la nature du combat féministe ? Que peuvent-elles apporter de spécifique ? Peuvent-elles aider à relier les diverses formes de la « résistance » ?

1. Images vécues

- La maison de rêve de mes enfants
- Le déménagement de Marie
- Les toilettes en Inde
- Le souci de la DPJ (Direction de la protection de la jeunesse)
- La pornographie, la violence
- 1000 dollars pour un poulailler
- Le sentiment d'être bafouée, cela existe
- Les neuf enfants de ma mère
- Les hommes en pantoufles
- Le désir de mort des enfants en bas âge

Ce sont là quelques-unes des images très puissantes qui me restent de nos échanges pour arriver à avancer dans cette question qui m'est très personnelle. Dans ma mission actuelle au sein d'ATD Quart Monde, je dois faire part de la pensée et de l'expérience du Quart Monde dans les instances internationales comme à l'ONU, à New York et à Genève, là où les pays du monde se retrouvent pour débattre des grandes questions comme le développement durable, la paix, la pauvreté, etc. Dans ces instances, le féminisme est très actif et reconnu. Il est, - heureusement -, devenu maintenant normal de prendre en compte la question des femmes dans tous ces sujets. Mais ce combat, tel qu'il est pensé et conduit, ne représente pas les besoins, les espoirs et les aspirations des femmes qui vivent dans la grande pauvreté. C'est un mouvement qui de fait, les exclut encore un peu plus. Les femmes pauvres vivent une double exclusion, celle de la condition de la pauvreté et celle de la condition féminine. Et bien entendu, il faut que cela cesse.

Dans notre atelier, vous m'avez aidée à chercher de nouveaux arguments, de nouveaux points de vue pour que j'arrive mieux à élaborer un plaidoyer inclusif des femmes qui vivent la pauvreté. En fait, pour les femmes qui vivent dans la pauvreté, l'enjeu n'est pas celui simplement du droit, de l'égalité, de l'égalité entre les femmes et les hommes, mais c'est bien un enjeu d'existence. C'est le droit d'exister pleinement en tant que femme, en tant que personne, en tant qu'être humain, qui est en jeu.

Dans le groupe, j'ai partagé trois exemples personnels pour nourrir la réflexion. En tant que volontaires permanent.e.s du Mouvement ATD Quart Monde, nous vivons avec des moyens financiers limités. Lorsque je vivais à New York avec Bruno, mon conjoint, pour assumer des missions d'ATD Quart Monde, j'ai mis au monde notre fille. Nous vivions avec des revenus modestes dans un quartier pauvre et après quelques mois, j'ai cherché à ce que notre fille aille dans un jardin d'enfants afin que je puisse reprendre mon travail. Je suis entrée en contact avec les services sociaux et on m'a dit : « Mais ce n'est pas difficile, il faut dire que vous n'avez pas de mari, que vous êtes dépassée, que vous ne pouvez pas faire face à vos enfants et là tout ira bien, on vous donnera un accès gratuit au jardin d'enfants ». Nous avons refusé, mais cela nous a fait réfléchir énormément à cette approche.

Les femmes qui vivent dans la pauvreté doivent mentir sur leur statut pour obtenir de l'aide, et elles sont encouragées à le faire. L'existence des hommes et leurs responsabilités sont niées. Ceci n'est pas sans impact sur les familles. S'il est vrai que beaucoup de femmes élèvent leurs enfants seules, cette approche tend à évincer les hommes car leur absence est rémunératrice. Finalement, je me suis investie dans un jardin d'enfants, j'y ai travaillé une journée par semaine et en contrepartie, j'ai pu y mettre nos enfants pour un prix modéré. J'ai eu la joie de les voir évoluer en collectivité. J'ai pu avoir une liberté totalement inaccessible à beaucoup de femmes.

On voit, finalement, comment le combat féministe, - s'il est seulement un combat pour les droits et pour l'égalité entre les hommes et les femmes -, se retourne contre les plus pauvres, parce qu'il n'est pas pensé avec elles, il n'est pas pensé avec eux non plus. Il tend à nier la place des hommes dans les milieux de grande pauvreté et conduit à ne plus lutter pour qu'ils assument pleinement leurs responsabilités d'hommes et de pères. Pour les personnes qui vivent dans la pauvreté, cette absence de la reconnaissance de l'existence pleine et entière est vraie aussi dans la négation de l'intelligence et particulièrement celle des femmes.

Je vais prendre l'exemple de cette clinique gratuite où j'emmenais nos enfants. Nos enfants, comme tous les enfants français avaient eu le vaccin du BCG (contre la tuberculose). Donc le test tuberculinique était positif et les médecins étaient persuadés que mes enfants étaient malades de la tuberculose, par conséquent que j'étais une mère de famille indigne, qui ne voulait pas reconnaître que ses enfants étaient malades, qui devait accepter de leur donner un traitement avec une haute dose d'antibiotique. Les médecins pensaient que j'étais d'un milieu pauvre comme toutes les femmes qui fréquentent cette clinique, et donc que je n'étais pas capable de juger la situation par moi-même. Il était impossible pour eux d'accepter mes explications sur la pratique du vaccin BCG en France, impossible pour eux de concevoir que j'en savais plus qu'eux. Et ils pensaient bien sûr, que j'étais irresponsable vis-à-vis de mes enfants. Les femmes qui vivent dans la grande pauvreté doivent porter en permanence cette négation de leur intelligence, cette négation de leur résistance.

Mon troisième exemple est celui du rapport au corps. Les trois femmes avec qui je partageais ma chambre d'hôpital pour la naissance, avaient toutes les trois eu des césariennes, en grande partie car elles n'avaient pas confiance en elles pour accoucher. Également elles étaient découragées d'allaiter, par les médecins. Moi-même, j'ai dû me battre pour allaiter. Alors que j'avais clairement dit au médecin mon projet, ma fille a tout de même été nourrie au biberon dans la nuit par l'infirmière qui pouvait ainsi mieux contrôler l'ingestion du lait par le bébé. J'ai protesté et j'ai eu gain de cause, mais les autres femmes étaient soumises et persuadées que leur lait ne serait pas assez nutritif. Elles avaient complètement intériorisé le sentiment d'infériorité et accepté le contrôle et la domination.

Par ces exemples, je veux montrer que le combat féministe en Quart Monde est de nature différente de celui des femmes dans les autres milieux. Pour elles, c'est le droit d'exister pleinement en tant que personne humaine qui est nié. Le droit d'être reconnu comme une femme douée d'intelligence, capable de jugement et de décisions, responsable de sa vie et de sa famille, capable de maîtriser son corps, etc.

Bien souvent le corps médical et social tend à exercer un contrôle qui nie les capacités des femmes, qui les conduit à intérioriser une infériorité prétendue de leurs capacités maternelles, de leurs capacités de responsabilités et de leur logique spécifique, de leur intelligence. Le féminisme dans le milieu de la grande pauvreté relève davantage de l'existence que du droit.

J'en reviens maintenant au plus près des images que vous avez eu la grande générosité de partager avec moi pendant cet atelier, et qui m'habitent maintenant.

« Couleur pourpre a été mon histoire. Mais on a remonté la côte. On habitait dans un taudis, il pleuvait de partout. Mes enfants ont eu la coqueluche tout l'hiver. J'ai demandé à mes enfants de rêver, d'imaginer la maison de leurs rêves, et ma forme-pensée s'est réalisée (C'est le pouvoir des idées, la volonté de transformer le sentiment d'impuissance.). »

« J'ai fait le déménagement de Marie et cela m'a beaucoup marqué. L'état de la maison, ce n'était pas beau à voir. Beaucoup de choses importantes avaient été abusivement mises par le propriétaire à la vidange. Après avoir fait ce déménagement, si j'avais été fataliste, j'aurais pu juste me coucher. »

« Enfant, j'ai dormi dans le même lit que mes sœurs, mais je n'ai jamais entendu ma mère se soucier pour la DPJ. Pourtant, j'ai une amie autochtone qui est toujours dans la crainte de la DPJ. Même malade elle devait aller à l'école car sa mère craignait la DPJ et qu'on lui enlève ses enfants s'ils n'y allaient pas. »

« Il faut que cessent la publicité, la pornographie et la violence. J'ai été très stéréotypé dans ce que je devais être comme homme et cela m'a pris beaucoup de temps à déconstruire ce que je devais être. Je pense que l'homme est très perdu dans ce qu'il est. Il faut qu'il se reconstruise dans cette source féminine. »

« J'ai ramassé mille dollars pour acheter des poules. On m'a dit : « Tu es la Providence ». Je pensais, - avec mon point de vue Nord-Américain -, que ce serait pour acheter des poules et vendre les œufs, mais cela a servi pour envoyer les enfants à l'école. »

« Souvent les hommes restent invisibles. Je les appelle les hommes en pantoufles, ceux qui n'ont pas de raison de sortir, pas de raison de discuter, et c'est encore plus difficile de les atteindre. Mais il faut de la réflexion, de la volonté et de la créativité pour aller jusque vers eux... »

« C'est la femme qui sait si elle peut nourrir les oisillons. Ce qui me fait mal, c'est de savoir que quelqu'un va venir dans mon ventre, même si je ne le veux pas. L'avortement est un droit très important. »

« Il y a des enfants qui veulent mourir en bas âge. La violence vient toujours d'un langage qui nie la fragilité. »

2. Un moment d'humanité – partage de souffrances et d'engagement

Dans notre groupe, nous avons vécu un moment d'humanité qui approche de ce que l'on veut vivre quand on cherche à bâtir une humanité sans exclusion. Nous nous sommes laissé guider par la recherche d'un combat féministe inclusif de la grande pauvreté.

Nous avons fait preuve de sincérité, de bienveillance, nous avons osé exprimer les émotions issues de nos peurs et de nos blessures. Nous avons exprimé nos sentiments, nos doutes, nos erreurs et nos espoirs, ainsi que nos succès. Nous avons pu créer un espace de sécurité dans lequel chacun s'est senti reconnu, écouté ; dans lequel chacun a eu sa place, son tour de parole, et chacun et chacune a été sollicité et a pu contribuer. Nous avons bâti un espace d'égalité dans lequel chacun a pu donner le meilleur d'elle-même ou de lui-même, et où chacun a été reconnu pleinement dans son humanité au point que des choses très intimes et même très lourdes ont pu être partagées. Donc je suis sensible et reconnaissante pour la qualité de partage que nous avons eu.

Chacun a pu exprimer un engagement très personnel dans ce combat, et d'abord, une vraie aversion pour l'injustice que nous avons perçue : le refus de l'indignité.

Par exemple, « J'ai vu cette femme Maya avec un enfant au sein et un autre dans ses jupes et je me suis mise à pleurer, à pleurer, à pleurer... » Ou bien : « La rencontre avec Marie me permet de me mettre face à des réalités que l'on pourrait ignorer. cela me permet d'affirmer que je ne suis pas d'accord avec cette situation. » Ou bien : « Ma sœur dont le père est Algérien vit des choses que je ne vis pas moi-même, car je suis blanche. » Ou encore : « J'étais bien loin d'imaginer tout ce qu'il restait à gagner. »

Plusieurs d'entre nous ont participé au combat féministe des années 1960 et 70, tous et toutes nous en avons bénéficié. Les suffragettes avaient ouvert la voie. L'ouvrage « *Our body ourselves* » a donné tout un élan. Avec le féminisme, les consciences se sont éveillées énormément. Mais nous avons aussi remis en cause ce combat, la façon dont il a été mené, avec le recul et sans nier ce qui a été gagné : « Nous, les femmes blanches, on a fait ce qu'on a pu, il fallait qu'on sauve notre peau. On n'a pas vu qu'on a été aussi utilisées par le système capitaliste dont le but était de nous emmener plus loin dans le système. J'étais thérapeute et je suivais une femme qui pleurait, car elle n'était pas assez présente à ses enfants. Et moi j'ai réalisé que c'était ce que je vivais dans ma propre famille. Alors j'ai pris un temps partiel. » « Je connaissais beaucoup de monde dans les milieux féministes communautaires et les femmes pauvres n'y participaient pas. On justifiait cela en se disant que c'est le droit de chacun de participer ou pas. » « Les hommes pauvres étaient encore plus difficiles à atteindre. Ils n'avaient aucune place dans ce combat, aucune raison d'être. » « Le mouvement féministe, blanc ..., c'est pour rentrer dans le système capitaliste et raciste, qui lui-même exclut des personnes. Alors lier le féminisme à la pauvreté ouvre les horizons. »

3. L'intérêt de penser le féminisme à partir des plus pauvres

Nous avons cherché et trouvé des chemins pour un combat féministe plus inclusif, plus humain, plus ouvert :

« Relier le combat de la pauvreté au féminisme est très significatif et très riche pour moi. » « J'ai appris beaucoup sur moi en étant avec ma sœur, j'ai appris que c'est facile de prendre du pouvoir sur les personnes. Il faut de l'humanité dans l'écoute, se remettre en question. Je ne voulais pas être contre ma mère, elle a fait son possible en tant que mère seule. Je ne veux pas alimenter la haine, mais favoriser l'écoute. Il faut honorer les partages et reconnaître toute forme d'intelligence, dont l'intelligence artistique. » « Il y a des gens qui vivent dans les couples des choses qui ne sont pas dans nos valeurs, mais il faut aller chercher pourquoi et ne pas juger. Il faut partir d'un mur et enlever les briques et voir l'humain dans l'autre. »

On voit par-là que penser le féminisme à partir des situations de pauvreté conduit à ne pas être violent, à rechercher la paix, à dépasser les jugements, à rechercher envers et contre tout l'humanité de la personne qui souffre. Ce sont des attitudes fondamentales très importantes qui peuvent être absentes dans le féminisme dans comme tout autre combat militant.

Penser le féminisme à partir des personnes qui vivent dans la pauvreté permet de poser la question des hommes. « Penser en termes de droits et d'égalité appauvrit le féminisme. Penser l'équité est déjà plus favorable, car ceci prend en compte le contexte. Mais je vois le féminisme d'aujourd'hui se construire : l'égalité et le travail sont des causes extérieures, mais il y a aussi ce qu'on exclut de nous-mêmes en n'allant pas dans l'expérience personnelle de chacun. » On se prive de voir sa propre souffrance. Donc penser en termes de droits, et uniquement en termes de droit, nous prive d'une part d'humanité qui est essentielle.

4. Éclaircir des actes ou des postures de résistance

Dans ce combat, nous avons été actrices et acteurs. En partageant nos gestes, nous avons éclairci aussi les postures et les actes de résistance des uns et des autres, puisque c'est ce qui reconstruit l'humanité. Nous avons trouvé très important de le faire :

Parler à sa jeune sœur qui souffre de racisme, ne pas nier sa souffrance, et apprendre d'elle, c'est un acte de résistance.

Résistance étonnante de cette jeune femme haïtienne qui a deux enfants autistes et qui se bat contre vents et marées pour qu'ils aient une place dans un camp de vacances. Enfant, un jour accepté malgré sa situation spécifique ... puis refusé quatre jours après. La résistance de cette femme haïtienne, avec toutes les difficultés qu'elle rencontre, c'est tout simplement qu'elle soit toujours en vie.

Cette mère autochtone qui envoie à l'école sa fille même malade pour protéger l'intégrité de sa famille pose un acte de résistance.

Trouver les mots pour parler du suicide de son propre enfant, c'est un acte de résistance. « Cet enfant

était le plus sain de la famille ... mais il ne voulait pas devenir autre chose que lui-même, il ne voulait pas se plier à l'hypocrisie du monde. » Trouver la force pour dire cet état d'une mère, c'est faire preuve d'une énorme capacité de résistance et de résilience – pour que d'autres ne vivent pas la même chose et pour que le sentiment de reliance de la mère à l'enfant ne soit pas remis en cause, mais profondément respecté et reconnu.

La résistance, c'est ne pas accepter les stéréotypes imposés aux hommes et avoir le courage de retrouver la part de féminité qui existe en tout être humain et la faire respecter.

La résistance c'est de ne pas se laisser aller au sentiment d'impuissance et de réussir à réaliser une profonde transformation par le pouvoir des idées et le pouvoir de rêver, puis accéder au lâcher-prise. Penser par soi-même, c'est résister.

5. Trouver des chemins, des solutions

Les femmes et les hommes de la grande pauvreté nous aident à élargir le combat féministe. Pour qu'ils puissent le faire, il faut créer ces temps d'occasions et de rencontres entre des personnes qui vivent dans la pauvreté et d'autres qui n'y vivent pas, pour arriver à une compréhension commune de la réalité. Que ce soit avec des femmes ou avec des hommes pauvres, car les deux ont leur place dans leur combat.

Il faut veiller à la participation des femmes qui ont l'expérience de la pauvreté dans ce combat, et à s'interroger sur les raisons de leur éventuelle absence, en encourageant à regarder le monde avec le regard des femmes, celui de la vie.

S'interroger également sur la place des hommes, qui est totalement niée, cela les empêche de prendre leurs responsabilités. Cela les humilie encore plus. Je cite : « La libération de la femme passe par la libération de l'homme. Il faut que les hommes s'investissent auprès des autres hommes pour y arriver. » « C'est essentiel que l'homme fasse partie de ce combat féministe. C'est très important que les préjugés et stéréotypes cessent. C'est important de ne pas être cloisonnés et faire des ronds. »

Le partage, la rencontre, l'écoute, ne pas se couper de soi-même et oser dire ses propres souffrances et être entendues ... Adopter une approche *sur les réponses* : « À l'université, j'ai eu un professeur qui avait une approche basée sur les réponses. Par exemple, la femme reste avec son mari et c'est pour une raison, c'est une résistance. Il faut changer d'angle, la femme fait du mieux qu'elle peut et il y a une raison pour cela. C'est une approche d'écoute et d'humilité. »

Respecter le lien de la vie mère-enfant, appeler également les pères à protéger la vie. Le principe féminin est important dans toute la vie. L'essentiel est de reconnaître l'humanité de l'autre.

Briser l'isolement et regrouper les gens, créer des appartenances, arrêter d'être seul. À cause de la souffrance, on se coupe de soi-même. Comment juge-t-on et comment accueille-t-on les différences ? « J'ai décidé de me former à la philosophie pour les enfants. » Frédéric Lenoir mise sur les enfants en leur apprenant à penser par eux-mêmes. Le Mouvement Sève initie cela dans les écoles. « Partir de la base : donner aux enfants les moyens de s'exprimer est une piste d'avenir très importante pour éduquer à une autre façon d'être. »

Il faut créer des espaces de réflexion et de partage en amitié et en sécurité. Par exemple, « J'appartiens à un groupe de réflexion de six couples. On a travaillé sur le thème de la liberté. J'ai posé la question : « pensez-vous que femme et homme on peut être autant libre ? » Une femme a tout de suite répondu qu'elle avait été victime d'inceste. Elle m'a dit : Merci. C'est la première fois que je peux en parler en face des hommes. » Et les hommes aussi sont porteurs d'abus et de violences, par exemple dans la cour d'école. Ils ont aussi besoin de témoigner qu'ils ont été abusés.

Pour finir, je voudrais reprendre la citation d'Audrey Lord, qui nous a été partagée aussi : « Je ne serai pas libre aussi longtemps qu'aucune autre femme ne sera elle non plus libre, même si les menottes, même si son fardeau, même si ses entraves sont tellement différentes des miennes. »

Réflexions de Jean Bédard au terme de cet atelier

L'autre atelier portait sur le féminisme exclusif par rapport au féminisme inclusif. Ce qui m'a frappé, c'est que le féminisme inclusif n'existe pas encore vraiment. Il est pratiquement tout à construire. On voit très bien que faire des changements de rôles dans une société, c'est assez facile. Mais changer le jeu complètement, c'est beaucoup plus difficile. C'est probablement cela qui est en cause ici : *il faut inverser un modèle*. Cela ne changera pas grand-chose à l'histoire. Toutes les révolutions ont été ratées de cette façon : on remplace un tyran et finalement tout le processus de la révolution fait que c'est un autre tyran qui arrive. On le voit encore aujourd'hui avec le Printemps arabe. Toutes les révolutions ont échoué à cause de ce principe-là. La révolution féministe est peut-être dans un piège similaire. En tout cas, c'est l'impression que cela m'a fait.

Dans cet atelier, une image qui m'a frappé, qui m'a été révélée, c'est une image très simple : celle de la mère avec le bébé au sein, avec un autre enfant dans ses jupes. C'est une image qui nous touche tous quand on voit cela, surtout dans une situation de précarité importante. Pour moi, cela révèle l'extraordinaire fragilité de l'être humain qui est en train de vivre la métamorphose, la transformation, la régénération. Pourtant en même temps, y a-t-il quelque chose de plus fort que cela? C'est tout le futur qui est là, l'avenir est là, toute la construction du monde est dans cette image. On ressent cette extrême fragilité. C'est une autre image de la métamorphose qui m'a frappé.

« Pauvreté et communauté »

Synthèse par **Caroline Moreau et Martin Couture** de l'atelier « **Pauvreté et communauté** », animé par **Caroline Moreau et Martin Couture**

Question de l'atelier :

Pauvreté et communauté

(Re)faire société et (re)faire communauté en ne laissant personne derrière : comment une communauté perméable, ouverte aux personnes issues de différents milieux, nourrit-elle la solidarité, en passant par une transformation de soi ?

Caroline Moreau : Nous avons animé, Martin et moi, l'atelier *Pauvreté et communauté*. Et pour commencer la synthèse, on avait envie de vous partager quelques points sur le mode de fonctionnement dans notre atelier. La première chose à noter, c'est la diversité d'expériences de vies et de milieux. Il aurait été intéressant que cette diversité soit encore plus grande et l'hétérogénéité soit encore plus importante pour en arriver à un plus grand croisement d'idées et d'expériences de vie. Les limites de temps nous ont obligés à un certain rythme qui n'était pas forcément bon pour toutes les personnes du groupe. Il n'a pas été possible non plus de s'adapter au rythme particulier de chacun, ce qui aurait permis au meilleur de chacun d'émerger.

Autres contraintes : notre incapacité d'ajuster nos modes de fonctionnement pour que chacun puisse y avoir sa place et **notre difficulté de distribuer la parole pour que chacun puisse exprimer son point et vue**. Ce manque de temps nous a aussi obligés à traiter certains sujets de façon superficielle sans avoir le bonheur d'approfondir davantage et d'en arriver à des exemples concrets de situations vécues. **Pour en arriver à une profondeur de réflexion, l'idéal consiste à se connaître**. Or dans un groupe nouveau qui se forme avec des personnes qui ne se connaissent pas initialement, comment parvenir à un niveau de confiance suffisant pour livrer ce qui nous habite en profondeur ? Voilà donc les contraintes auxquelles on a fait face.

Martin Couture : On a investi 50 % du temps de l'atelier pour faire le tour de table : nous pensions qu'il était fondamental de nous présenter pour parler de notre thème : « communauté ». C'était fascinant d'écouter ce que chacun vivait ou avait vécu. On a éliminé certains éléments du programme parce que le tour de table nous fournissait assez de matière pour parler de communauté pendant des heures et des heures ... et des jours.

Dans notre groupe, on retrouvait des gens en éducation, des gens qui travaillent avec des immigrants, en travail communautaire, des gens engagés dans des communautés de proximité, des gens qui vivent proches de la terre, des gens qui ont créé des espaces de réflexion philosophiques et communautaires.

Après la pause, on a eu envie de se connaître et de se poser des questions sur « *Qu'est-ce que tu fais toi ? C'est quoi une communauté, c'est quoi le communautaire ?* » On avait le goût que nos communautés, que nos différents réseaux interagissent les uns avec les autres.

Caroline Moreau : premier point important, la présence de personnes ayant fait le choix de vivre un mode de vie communautaire. D'où des modes d'habitation qui permettent de cohabiter avec des personnes qui ont des expériences de vie différentes. J'ai trouvé cela assez intéressant parce que cela fait écho à ce qu'on avait entendu à la conférence d'introduction, vendredi soir, autour des notions de dépendance, de co-dépendance et en approfondissant les liens de « recevoir, donner, rendre ». Il est probable que lorsqu'on vit en communauté au quotidien, on partage les mêmes tracas et on chemine vers un objectif commun qui nous oblige à être dépendants les uns des autres parce que, si quelqu'un s'isole ou s'exclut, on ne forme plus un tout pour fonctionner. J'ai trouvé ce choix radical, - car c'est un choix radical -, très inspirant.

Nous voulons vous dire pourquoi la question « *Pauvreté et communauté* » nous touche beaucoup. Cette question vient m'interpeller personnellement parce que, grâce à ATD Quart Monde, j'ai eu la chance d'être l'alliée d'une jeune femme de mon âge qui, dans une Université populaire d'ATD Quart Monde, un groupe qui réfléchit sur divers sujets, cette femme-là a exprimé combien il était difficile pour elle, en situation de pauvreté, de ne pas avoir de liens d'amitié avec des personnes qui ne sont pas en situation de pauvreté. Et combien cela la blessait, dans un certain sens, parce qu'elle était fort consciente du fait qu'elle faisait constamment les mêmes activités, fréquentait les mêmes lieux et les mêmes personnes du seul fait de manquer d'argent, mais pas seulement. Et quand j'ai entendu cela, je me suis personnellement dit que je devais m'investir, m'engager. On a constaté rapidement qu'on habitait le même quartier, ce que j'ai trouvé assez fascinant parce que j'habitais ce quartier-là qui est Hochelaga-Maisonneuve, à Montréal, depuis déjà huit ans et jamais j'avais eu l'occasion de rencontrer des personnes qui vivaient en situation de pauvreté dans ce quartier-là. J'étais nouvelle arrivante, jeune étudiante, et je n'avais côtoyé que des personnes qui me ressemblaient. Et Marie m'a fait prendre conscience du gouffre fondamental qui existe entre personnes d'un même quartier, mais pas seulement celui que j'ai mentionné. J'aurais finalement passé toute ma vie sans jamais croiser le chemin de Marie. Et Marie m'a fait rencontrer d'autres personnes qui vivent également des situations d'exclusion assez intenses. La communauté finalement est venue m'interpeller en me disant : « Comment est-ce que l'on peut faire maintenant pour vivre en communauté avec ces personnes-là ? À créer des ponts entre les milieux. »

Martin Couture : Pourquoi cette question de vie communautaire m'intéresse particulièrement ? J'ai vécu au moins trente ans de ma vie dans un milieu de proximité communautaire, au quotidien. On pourrait penser que je suis un spécialiste de la question, mais pas du tout. Je me pose encore plusieurs questions.

Hier, j'avais des révélations incroyables sur la vie communautaire, sur le désir de vivre en communauté, de partager, **de rencontrer l'autre dans sa différence, dans sa pauvreté**. J'ai vécu dans un milieu où on accueille des gens qui ont surtout des problèmes de santé mentale, de toxicomanie, donc des gens pauvres. Des gens qui vivent souvent la misère. Cette réflexion-là est encore très très profonde en moi et j'ai encore beaucoup plus de questions que de réponses. J'ai plusieurs anecdotes à raconter qui illustrent ma vie communautaire, mais j'ai encore plein de questions.

La vie communautaire doit s'adapter parce qu'il n'y a pas deux personnes semblables et parce que les temps changent, la culture change. On a parlé entre autres de l'accueil d'immigrants qui change la dynamique de notre culture, mais positivement. Je pense qu'on doit regarder ce phénomène social positivement.

Quelqu'un a mentionné au tout début de l'atelier l'inquiétude ou la préoccupation devant l'existence d'un très grand nombre d'initiatives communautaires comme ATD Quart Monde, le réseau des Arches de Jean Vanier, pour ne nommer que ces exemples.

Ces initiatives communautaires changent le monde, apportent de l'humanité dans des milieux privés d'humanité, mais malheureusement ces initiatives fonctionnent en îlot. On n'a donc pas l'impression de changer le monde au complet. On a vraiment l'impression de travailler dans notre petit coin. Cela, c'est un défi, c'est une question qu'on porte sur les épaules. Je me rends compte que dans le milieu où j'ai travaillé longtemps, on se sent isolé dans un monde où, finalement, on a l'impression, - c'est une impression qui est fautive -, que ce désir communautaire n'est pas présent chez les gens. On va en reparler. Parce qu'en fait, ce désir-là de faire une communauté, de rentrer en lien avec les gens, on pense que c'est universel. Évidemment on vit dans un monde où l'autonomie, l'individu est très important. Mais ce désir-là, **ce besoin-là de faire communauté, d'avoir un village, d'avoir un quartier avec des gens autour de nous, c'est fondamental. Et puis il faut en parler et parler aussi de nos fidélités** : à nos liens communautaires, aux gens qu'on a accompagnés.

Quelqu'un a mentionné très joliment qu'en allant vivre dans un plus beau logement, dans un plus beau quartier, elle avait l'impression de trahir le milieu d'où elle vient. Et de ne plus être crédible. On a également signalé que dans nos engagements communautaires, il faut être signes d'espérance, dans un monde où on parle de désespérance, la vie communautaire étant un signe d'espérance, à contre-courant. Qu'on soit à contre-courant, c'est important de maintenir cela.

Caroline Moreau : Ce désir de faire communauté, on l'a bien constaté dans le groupe, il s'incarnait dans des gestes d'action bénévole pour tous les participants de l'atelier. Je retiens notamment le témoignage d'une femme de notre groupe. Elle a connu l'expérience de la pauvreté et elle a dit, - ce sont ses propres mots -, qu'elle essayait d'être **la voix des sans voix**. Cette forme d'implication bénévole qui part principalement du fait qu'elle l'a vécue elle-même et qu'elle accepte d'accueillir dans son cœur et dans sa tête la vie de la personne qui vit toujours la pauvreté est très inspirante. Elle a souligné combien elle avait besoin de la communauté pour vivre. On le voit : c'est très clairement un besoin pour les gens, finalement.

La contrepartie de cette volonté de faire communauté, c'est le grand sentiment d'impuissance face à l'urgence d'agir : « **Qui sommes-nous en tant qu'individus pour venir en aide ?** ». C'est ici qu'on sent l'importance de constituer un groupe et de se rappeler qu'on peut faire partie de quelque chose de plus large que seulement être un individu. C'est ce que proposent justement l'implication bénévole ou les mouvements comme ATD Quart Monde. Mais cette impuissance **traduit le besoin cruel d'espaces de dialogue et de rencontres, mais de rencontres réelles bien au-delà** des rencontres rapides dans la rue ou dans un café : ce sont des rencontres avec l'humanité que porte chaque personne.

Martin Couture : Il existe plusieurs niveaux de communautés. Il y a les gens qu'on rencontre, nos voisins de balcon, puis il y a les gens qui ont besoin de vivre ensemble. Donc tous ces niveaux-là sont importants. Les relations de village sont importantes, les relations de quartier sont importantes, puis il y a les communautés de proximité où les gens vivent vraiment ensemble, cela aussi est important. Tout dépend de notre niveau de vulnérabilité. Il est essentiel de créer ces espaces-là et de chercher à les maintenir et à les nourrir.

Il y a quinze minutes, je suis allé marcher et puis j'ai pensé aux chèvres. Moi, les chèvres font partie de ma vie depuis très très longtemps et donc je les ai beaucoup observées. J'ai observé les chats aussi, mais ils sont moins communautaires. Les chèvres doivent vivre ensemble. Elles sont très très grégaires. On peut élever une chèvre avec un autre animal, ou avec d'autres chèvres. Mais une chèvre, elle va être très très malheureuse toute seule. Je me rappelle, on a souvent amené nos chèvres pâturer avec un berger. Parfois, on voit une chèvre qui s'avance dans le bois pour manger des feuilles, puis elle entre plus profondément dans le bois. Quand elle s'aperçoit qu'elle est toute seule, elle se met à hurler. Vraiment une chèvre ne peut pas vivre seule. C'est la panique. Humains ou chèvres, on n'est pas si différents que cela. On a besoin de se retrouver avec des gens qui nous ressemblent ou qui, sans nous ressembler, nous reconnaissent.

C'est donc important de créer ces milieux communautaires. On parlait de communautés perméables, parce qu'évidemment, c'est assez facile de se retrouver dans une association, dans le collège des médecins entre eux, en petite communauté peut-être. Bon, je ne suis pas allé à leur réunion. Je ne sais pas à quel point c'est chaleureux et communautaire. Mais **des espaces communautaires où on vient simplement comme être humain**, dans le fond comme être humain blessé. Dans mon expérience de vie communautaire, où la communauté est officiellement une ressource pour accueillir des gens fragilisés par la vie, on ne peut pas être un responsable de ce milieu sans reconnaître d'abord qu'on est aussi blessé par la vie. On est tous blessés, tous fragiles, on est tous pauvres. Et, d'une certaine façon, c'est cette partie pauvre de nous qui peut aussi entrer en relation avec la partie pauvre de l'autre. Donc il y a une démarche, il y a toute une réflexion et c'est important de créer ces lieux-là, de soutenir ces lieux-là, et de les rendre visibles, de les faire connaître. Il existe une multitude de groupes, de sectes, de lieux où on ne peut pas entrer, qui sont de très grande proximité, mais on ne peut pas y entrer. On ne peut pas en sortir non plus ! Ce n'est pas un lieu où on entre librement et on sort librement.

Caroline Moreau : Je garde toujours en tête qu'on a effleuré beaucoup de sujets en ayant l'impression que cela bouillonnait en-dessous et qu'on aurait pu passer beaucoup plus de temps finalement pour essayer d'approfondir et d'aller chercher le meilleur de chacun.

Martin Couture : Nous pensons, Caroline et moi, que cette réflexion sur la vie communautaire, sur le *Comment vivre ensemble ?*, c'est une réflexion que l'humanité porte en elle depuis plusieurs millénaires et que nous, nous voulons continuer à porter. C'est pourquoi nous ne nous sentons pas coupables de ne pas avoir de conclusion !!!

Réflexions de Jean Bédard au terme de cet atelier

Puis, autre thème de notre séminaire : la communauté. L'image qui m'est venue, c'est comment on peut arriver à construire une communauté avec des êtres qui sont des hybrides, entre une chèvre et un porc-épic. Les chèvres sont capables de se coller et les êtres humains, c'est comme si on est des chèvres, on veut se coller, mais on est tellement plein d'épines qu'on se pique de partout. On a de la difficulté à trouver un équilibre entre le rapprochement puis l'espace dont on a besoin. Ce n'est vraiment pas simple, cet hybride. Et donc on a tendance à vivre dans des tribus, de plus en plus d'ailleurs. L'être humain a toujours été tribal. Il l'est encore énormément.

Quand l'animatrice du groupe parlait de filières d'individus, ce sont des tribus. On connaît sa tribu, mais les autres qui appartiennent à des tribus différentes, on ne sait même pas qu'ils existent. La tribu des conducteurs de skidoo n'a rien à voir avec la tribu qui s'en va à l'église le dimanche. Ce tribalisme est encore extrêmement présent et cela ne sera pas facile de le surmonter.

« La pauvreté et les béatitudes »

Synthèse par Jacques Perron de l'atelier « Pauvreté et béatitudes »,
animé par Jacques Perron

Questions de l'atelier :

Pauvreté et béatitudes

Croyants, athées ou agnostiques s'entendent presque toujours sur la beauté et la vérité du sermon sur la montagne dans lequel Jésus dit : « Heureux les pauvres... ! » Que faut-il entendre par là ? Qu'est-ce à dire ?

Quelques avertissements avant de commencer. J'ai bien senti que dans l'atelier, des personnes étaient allergiques à la philosophie, d'autres allergiques à la religion. Je veux vous rassurer : je vais lire deux évangiles. Mais ce n'est pas une messe ! Je vais effectivement vous distribuer le texte que j'ai préparé, parce que dans mon atelier, le thème concernait « Pauvreté et béatitudes ».

Dans l'atelier, la question était la suivante : Croyants et athées s'entendent presque toujours sur la beauté et la vivacité du sermon sur la montagne dans lequel Jésus dit : « Heureux les pauvres » ... J'ai mis trois petits points pour montrer que là, c'est un peu différent.

Nous, Josée et moi sommes les fondateurs de la Compagnie des Philosophes. Pour empêcher les gens qui ont des difficultés avec la philosophie désertent, je souligne que c'est de la *philosophie grand public*. On s'est engagé à sortir la philosophie de l'université et de l'amener sur la place publique. Ce qui fait que souvent, lors de nos réunions du dimanche, on invite des auteurs comme Jean, comme Yvon, à venir présenter des ouvrages et permettre aux gens d'en discuter. Je donne un peu le contexte. Dans notre approche, on utilise beaucoup cette idée que philosopher, c'est simplement essayer de *penser mieux pour vivre mieux avec soi-même, avec les autres et avec la nature*. Dans le document, on mentionne sur la page couverture nos intentions et qui nous sommes.

Quand Jean m'a demandé de trouver un sujet, - moi, je suis un lent dans la vie -, cela me prend du temps. J'ai un cerveau lent. Et quand Jean me suggère un sujet, habituellement cela me prend du temps à me décider. Il me relance et me relance et me relance. Mais finalement dès qu'il m'a soumis le sujet de l'atelier, tout de suite, ce qui est monté, c'est les béatitudes et c'est, entre autre, une phrase : « Heureux les pauvres ». Évidemment, cela va dans le sens contraire, spontanément, de tout ce qu'on a travaillé depuis le début. En quoi est-ce que les pauvres peuvent être heureux alors qu'on parle de leur malheur ? Alors je me suis dit : « Allons voir les béatitudes et regardons ce qu'elles disent. »

Pourquoi des béatitudes et pourquoi le sermon sur la montagne ? C'est parce que pour les gens qui ne seraient pas au courant, le sermon sur la montagne dans le Nouveau Testament, c'est la base du christianisme, et c'est la base de notre culture en occident. Si les gens veulent effectivement savoir en quoi consiste cette base-là, il faut aller lire ces textes. Évidemment, il y a eu usurpation à un moment donné et on a mal utilisé le message de base. Mais, effectivement, c'est ce qui nous habite au plus profond de notre âme quand on se branche sur le texte en tant qu'Occidentaux. Alors je vous fais un peu de lecture et après cela, on arrivera aux commentaires et aux réactions des gens de l'atelier.

Je vous présente deux versions pour être certain qu'on ne se trompe pas. Les béatitudes chez Matthieu, c'est le sermon sur la montagne (Évangile selon saint Matthieu, chapitre 5 versets 1 à 12), les Béatitudes. Cela se lit comme suit : En voyant les foules, il gravit la montagne. Il s'assit et ses disciples vinrent auprès de lui. Et prenant la parole, il les enseignait en disant : « *Heureux les pauvres en esprit, car le royaume des Cieux est à eux. Heureux les doux, car ils recevront la terre en héritage. Heureux les affligés, car ils seront consolés. Heureux les affamés et assoiffés de justice, car ils seront rassasiés. Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Heureux les cœurs purs, car ils verront*

Dieu. Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu. Heureux les persécutés pour la justice, car le royaume des Cieux est à eux. Heureux êtes-vous si l'on vous insulte, si l'on vous persécute ou si l'on vous calomnie à cause de moi. Soyez dans la joie et l'allégresse, car votre récompense sera grande dans les Cieux. »

Je ferai un petit commentaire sur cette version après ma deuxième lecture. Dans l'Évangile selon saint Luc (chapitre 6 versets 20 à 26), cela s'appelle le sermon dans la plaine. On n'est plus dans la montagne, on est dans la plaine. On est au ras des mottes. « Jésus s'était arrêté dans la plaine et la foule l'entourait. Regardant alors ses disciples, Jésus dit : « *Heureux les pauvres (ici ce n'est pas les pauvres d'esprit, c'est les pauvres) car le royaume de Dieu est à vous. Heureux vous qui avez faim maintenant, vous serez rassasiés. Heureux vous qui pleurez maintenant, vous rirez. Heureux êtes-vous quand les hommes vous haïssent et vous repoussent, quand ils insultent et rejettent votre nom, comme méprisable à cause du Fils de l'Homme. Ce jour-là, soyez heureux et sautez de joie, car votre récompense est grande dans le ciel. C'est ainsi que leurs pères traitaient les prophètes ».*

Et dans la version de Mathieu, il y a un petit complément : « *Mais malheureux, vous les riches, vous avez votre consolation. Malheureux vous qui êtes repus maintenant, vous aurez faim. Malheureux vous qui riez maintenant, vous serez dans le deuil et vous pleurerez. Malheureux êtes-vous quand tous les hommes disent du bien de vous, c'est ainsi que leur Père traitait les faux prophètes. »*

Vous avez ces deux versions des Béatitudes. Cela vaut la peine de lire et de relire. Moi cela m'a donné l'occasion de relire au complet le sermon sur la montagne de Matthieu. Et j'ai lu effectivement : « *Aimez-vous les uns les autres »*. C'est un changement majeur par rapport à la loi juive, qui était la loi du Talion, c'est-à-dire que selon cette loi, on a droit de faire à l'autre le même tort qu'il nous a fait. Mais, attention, avec Jésus, c'est la loi de l'amour. Et vous voyez un petit peu la mise en scène.

Je vous ai dit que la position que je prends, c'est une position d'examen philosophique, d'une certaine façon, parce que ce qui m'a toujours intrigué, c'est comment se fait-il que des philosophes athées comme André Comte-Sponville, ou agnostiques comme Luc Ferry, vont examiner le sermon sur la montagne et trouver que c'est un petit bijou, où se trouve une vérité et le fond culturel de l'occident. Et ils sont tout à fait en accord avec le contenu de ce qui est dit. Je pense à André Comte-Sponville, mais d'un point de vue matérialiste. Car André Comte-Sponville est un matérialiste spiritualiste. Chez les philosophes de l'Antiquité, je pense à Épicure qui croit à l'âme, mais l'âme est mortelle, c'est-à-dire que c'est matériel et cela finit avec la matière.

Alors, voyons la question : *heureux les pauvres, heureux les persécutés*, - je pense à la misogynie, aux personnes persécutées -, *le salut n'est pas de ce monde*. Dans le fond, l'essentiel est tout le message qu'il est derrière : *le salut est dans un autre monde*. Et d'un point de vue religieux, chrétien, on va parler d'un autre monde en dehors de ce monde et après ce monde. Viendra le jugement dernier, etc. Ici, c'est une vision interprétée d'un point de vue religieux. Mais d'un point de vue philosophique, il n'est pas possible de regarder cela. Un peu comme André Comte-Sponville et Luc Ferry le font. Pour la construction d'un autre monde ici-bas, moi je pensais à ce que Jean disait quand il faisait la distinction entre l'intelligence des moyens et l'intelligence des fins. Le message que je lis là, c'est : « Si vous ne restez que dans le monde des moyens, il n'y a pas de salut dans le fond. » Effectivement, il ne faut pas être uniquement dans le monde des fins, il faut être, je pense, dans les deux mondes. Ce serait probablement le point de vue de philosophes comme André Comte-Sponville.

Mais je pense que c'est aussi la façon rationnelle et raisonnable de voir les choses. Ne pas attendre la fin de ce monde et la fin des temps pour vivre heureux. Et cela est une autre affaire. Dans les béatitudes, c'est « *Heureux les pauvres* ». Il est question de bonheur, puis de bonheur dans la réalisation de ce que l'être humain a de meilleur en lui, et cela est la partie spirituelle, qu'on soit matérialiste ou qu'on soit spiritualiste classique, c'est un peu la même chose. Donc les sujets qu'on y retrouve, c'est la rencontre du bonheur et du malheur. Ce monde-ci est un autre monde. Au-delà de ce monde qui est atteint ou pour l'atteindre, il faut abandonner une partie de ce monde-ci pour effectivement intégrer l'autre monde. Le

problème de fond est le malheur des humains. Comment atteindre le bonheur ? Je dirais que c'est de réaliser l'humain en nous. C'est le grand défi. C'est un des thèmes que je travaille beaucoup et c'est pourquoi j'ai choisi d'en faire un atelier. Cela m'interroge beaucoup parce que je suis pris avec le problème suivant : d'une part, je vois nos modes de vie. Nous sommes des humains, mais en même temps, avec tous les témoignages qu'on a entendus, on réalise comment on est mû aussi par de l'inhumain. Et moi, quelque part à l'intérieur de moi, je me dis : « Nous avons à travailler à devenir humains, à faire l'humanité. » Cette humanité-là n'est pas achevée. Et les instruments comme les instruments spirituels, c'est une invitation à développer effectivement l'humain qui est à l'intérieur de nous.

Le problème de fond est que le mal existe. L'humain existe, c'est le thème de pauvreté, peut-on extirper le mal ou peut-on le diminuer ? Ce n'est pas facile non plus, comme disait Jean hier. C'est comme être capable de décider, mais sans savoir comment. Mais en même temps, il y a un senti intérieur qui nous dit qu'on n'est pas à la hauteur de ce qu'on devrait être, ou qu'on pourrait être. L'enjeu, dans le fond, est d'aller à la réalisation de soi, des autres, ensemble, comme ce dont on parlait tout à l'heure à propos de la solidarité. C'est un travail qui est à faire.

Revenons à notre atelier. Une fois ces textes examinés, on a commencé à partager. « *Heureux les pauvres* », la première question posée était la suivante : « Pouvez-vous définir la pauvreté ? » On s'est aperçu qu'effectivement le concept de pauvreté est un concept très très vaste, très large. Il y a une pauvreté du corps, par exemple la santé, les gens qui sont malades ; il y a la pauvreté du cœur, au niveau des émotions, des gens qui sont troublés sur le plan des émotions. Il y a une pauvreté de la pensée. Puis évidemment il y a une pauvreté sur le plan économique qui est aussi à travailler. Alors, qui sont les pauvres ? Qu'est-ce la pauvreté ? Qu'entend-on par *très pauvre* ? Parce qu'il y a un nouveau concept qui est apparu. Ce n'est pas seulement des pauvres, mais avec ATD Quart Monde, on est confronté au concept du *très pauvre*. Ceux qui souffrent d'un manque. Alors, dans l'atelier, on a fait surgir des pauvretés, comme les personnes qui souffrent d'une déficience sur la santé financière (les pauvres d'argent), sur santé physique (victimes d'une maladie).

Nous, à la compagnie des philosophes, on a un type de groupe où on fait nos activités, c'est au foyer Saint-Antoine. Le foyer Saint-Antoine, c'est un organisme qui s'occupe des personnes blessées dans leur corps et dans leur âme et dans leur esprit. C'est un centre de court séjour et on retrouve des gens qui peuvent souffrir de sclérose en plaques, qui souffrent d'Alzheimer et qui sont effectivement des poids. On n'aime pas l'expression *pour les familles* parce que les familles sont prises dans des situations où ces personnes exigent de grands soins. Alors c'est un centre de répit pour ces personnes-là. On côtoie effectivement ces gens-là, quotidiennement, quand on est là.

Les gens de l'atelier ont affirmé : « Il existe une pauvreté positive. » Oui, c'est un peu cela l'invitation des béatitudes. C'est une invitation à une pauvreté positive, c'est-à-dire consentie. C'est un peu le point de vue du Père Wresinski. C'est choisi. Mais il y a des pauvretés qui ne sont pas choisies. L'invitation des béatitudes consiste effectivement à choisir une pauvreté, mais pour une autre richesse qui est celle de l'épanouissement de soi, l'épanouissement de son âme et la rencontre de l'autre. Détachement face à l'inessentiel. Cette pauvreté positive vise à se défaire de ce qui n'est pas nécessaire, mais non seulement de ce qui n'est pas nécessaire, mais de ce qui empêche de vivre au niveau de ce qui est essentiel. De ce à quoi on est appelé à vivre. Ici on parle du bonheur de la pauvreté ; quand on regarde le Père Wresinski, on voit bien qu'il est préoccupé, qu'il est vraiment très préoccupé, mais on ne le sent pas malheureux. On le sent parfois incertain, ne sachant pas, hésitant, mais en même temps, il chemine. Donc le bonheur dont on parle ici, ce n'est pas le plaisir, ce n'est pas le fun, c'est quelque chose de beaucoup plus profond. C'est au niveau de l'âme.

On a eu des témoignages. Par exemple, parlant d'Afrique, un participant a contribué à aider des pauvres de ces pays non pas par des dons en argent, mais en aidant les gens à créer des petites banques locales dans des villages. Une façon d'aider les pauvres à prendre en charge leur autonomie, à prendre confiance, à devenir leur propre banquier. C'est l'expérience de la micro-finance : l'argent ne vient pas de

l'extérieur, mais de leurs propres épargnes mobilisées pour constituer un fonds de crédit ouvert à tous ceux qui ont épargné. Donc ils ne sont plus des gens redevables par obligation. Par la micro-finance ou le micro-crédit, il s'agit d'aider des pauvres à développer leur autonomie pour qu'ils s'assument comme sujets. Faire l'humain, ensemble. Exiger du travail sur soi, se forger comme être humain. Ce n'est pas donné d'avance. C'est vraiment comme découvrir d'être des êtres incomplets. C'est un peu ce que Jean disait hier : il y a « là-haut », et puis il y a « là-bas », mais dans le milieu, on n'est ni trop dans le « bas » ni trop dans le « haut », c'est comme une existence flottante.

Une autre participante a vécu l'expérience de ce qu'elle appelle le *donner-recevoir*. En allant à la rencontre de personnes pauvres dans le quartier Saint-Roch, à Québec, à l'église Saint-Roch. C'est une expérience du *donner-recevoir*. On a installé un frigo où les gens peuvent venir déposer des aliments, des provisions, et où les pauvres peuvent aller chercher ce dont ils ont besoin. Puis évidemment, cela se fait de façon anonyme. Ils peuvent aller chercher ce qui leur manque de manière libre et sans se faire pointer et sans se faire juger, etc. ce qui est très très important. Dans le sermon sur la montagne, le Christ parle de « faire l'aumône en secret ». Il ne s'agit pas d'aller se montrer. Il s'agit de faire le bien, mais pour le bien, et non pas pour bien paraître.

Un éducateur du groupe nous mentionne comment se vit la valorisation et la promotion de « l'excellence avant tout » dans les collèges. cela m'a frappé parce qu'on a vécu cela dans mon milieu d'enseignement. J'ai eu à réagir dans les collèges et les universités, parce que cela conduit à mettre de côté les jeunes en difficulté. Éduquer, cela revenait à dire : ces institutions veulent éduquer pour faire des élèves des objets plutôt que de faire des sujets. On se place du point de vue de la compétition entre individus, plutôt que de l'émulation. Et cet éducateur qui nous parlait a eu l'occasion effectivement d'agir. L'importance de l'éducation, ce n'est pas à négliger.

Un ancien directeur de collège a raconté comment il a dû faire face à un élève qui voulait arriver en hélicoptère, avec son père, sur les terrains du collège. C'est une histoire intéressante, parce que le directeur a dû approcher le jeune, puis a eu à l'éduquer. Le mot *éduquer* comporte deux racines : *educare* ou *educere*. *Educere* veut dire *conduire à l'extérieur de, devenir autre chose que*. « Toi, t'es riche, t'es pas obligé de le montrer, t'es pas obligé de venir en hélicoptère, d'une part. Puis penses-tu que cela pourrait nuire ? Il y a des cours qui se donnent, cela fait du bruit un hélicoptère. » J'ai trouvé cette expérience très riche. Il faut s'éduquer les uns les autres. Évidemment, les maisons d'éducation sont toutes désignées pour faire cela par définition. Mais plutôt que de faire des bons soldats, des bons objets pour l'économie, l'éducation doit faire des sujets responsables et autonomes, capables de s'apercevoir que quand cela n'a pas de bon sens, cela n'a pas de bon sens. Même si c'est très enthousiasmant.

On a parlé aussi de la pauvreté des moyens dont héritent certaines personnes. Un autre éducateur a relaté comment il faut éduquer au souci de l'autre, de celui qui a moins de moyens. À un moment donné, j'avais un étudiant autiste Asperger, spécialiste de l'histoire, un petit génie qui vit dans son monde. Il est là, il est en avant de moi. Les trente cinq autres étudiants sont en arrière. Puis lui, il suit, puis il suit, puis il est collé. Pour ma part, je donne mon cours (c'est un cours d'introduction à la philosophie) et je vois la classe qui est en train de rire de lui, en l'imitant. Alors, j'ai arrêté mon cours. Je suis allé parler aux jeunes dans la classe. Ils ont compris. Il fallait que ce geste-là soit fait. Alors, c'est la même chose : il faut effectivement se manifester, ou manifester ce que nous sommes.

Deux autres personnes ont témoigné de la grande difficulté de sortir de la grande pauvreté vécue dans l'enfance. Que cette sortie de la pauvreté n'a pas été facile, mais qu'avec courage et détermination, on peut arriver à s'en sortir. Donc il y a effectivement de l'espoir. Ils témoignent de la nécessité de rebondir, de se prendre en main. Cela implique de s'imposer, cela implique de sortir de la mendicité. Si on peut effectivement aider à ce que cela se fasse, alors on fait des progrès en humanité.

On a souligné aussi l'importance des mots d'un milieu de travail : les ressources humaines, le capital humain, l'économie du savoir, les contrats de performance.

En conclusion, ce que j'aime dans le sermon dans la montagne, c'est une invitation à s'élever, c'est-à-dire un appel à la transcendance. On a cet appel avec le Christ et depuis très longtemps. Je pense à une petite dernière citation prise dans ce que l'on nomme : « l'exhortation socratique ». C'est Socrate qui parle aux Athéniens : « Cher citoyen de la cité la plus importante et la plus renommée dans les domaines de la sagesse et de la puissance. N'as-tu pas honte de te soucier d'augmenter toujours plus tes richesses, ta réputation et les honneurs, alors que tu n'as aucun souci de la pensée, de la vivacité et de l'amélioration de ton âme, et que tu n'y songes même pas. »

Réflexions de Jean Bédard au terme de cet atelier

Abordons maintenant la synthèse de l'atelier sur les béatitudes. L'image qui m'est venue, c'est un faucon pèlerin sur le bord de la falaise absolument énorme. En principe, un oiseau n'a absolument pas le vertige que peut lui donner la hauteur. Mais imaginons qu'on a mis un collier en or massif à cet oiseau. L'oiseau a terriblement peur de s'élancer dans le vide alors que normalement il devrait s'abandonner facilement. Peut-être que le type de pauvreté dont parlait Jésus dans son sermon sur la montagne consiste à s'appauvrir d'un tel collier et de le rejeter. De dire : « Je m'en débarrasse et comme cela, je peux m'envoler ». Mais la question est une évidence : pourquoi rechercher ce poids, pourquoi rechercher cette richesse ?

Synthèse de Jean Bédard, dimanche 12 août après-midi

Propos introductifs

Dans la famille, je suis le bébé. J'ai trois sœurs. Micheline est la plus vieille de la famille, elle a cinq ans de plus que moi. On vient d'un quartier très pauvre de Montréal où la violence était omniprésente. Et puis, quand ma sœur est née, ou peut-être quand moi je suis né, ma sœur était plus vieille et notre mère nous racontait tout le temps cela : ma sœur est sortie sur le balcon et elle a dit : « *Il est né mon frère, il va me défendre* ».

Sauf que le pauvre petit bébé ! ... Le drame de ma vie d'une certaine façon, ce qui a été très très difficile dans ma vie, c'est que je n'ai pas été capable de protéger mes sœurs. Elles ont toutes vécu des choses très très difficiles. Pas besoin de raconter ce « très difficile ». Je n'ai pas pu les protéger et j'ai porté cela vous ne pouvez pas imaginer comment.

Micheline : Une fois, tu m'as protégé. Oui, Jean. On était sur les Plaines d'Abraham, à Québec. Tu avais treize ans et moi je devais en avoir dix sept. J'étais jeune fille. Il y avait des garçons qui venaient pour nous charmer nous les filles et tu t'es mis à faire « GRRRRRRR ». Les gars se sont sauvés.

Jean : J'ai aussi protégé ma sœur Murielle. Trois gars qui venaient pour l'agacer. J'en ai pris un et je lui ai mis la taille dans une automobile et je lui ai vraiment fait mal. Mais dans l'ensemble, j'ai manqué à ce devoir de protection. Et la misogynie m'a attaqué de front rapidement. Voilà pour le mot d'introduction qui va m'amener à mon objectif de faire la synthèse.

Propos principaux

Il n'est pas facile de faire la synthèse de l'écho de ce que vous avez tous dit dans les divers groupes. Je suis sûr que ce sera insatisfaisant, mais ce n'est pas grave, c'est mon job.

Quand Yvon Rivard a fait la synthèse de son groupe, ce qui m'a frappé, c'est que la peur de la mort, au fond, c'est la peur des métamorphoses. J'oserais utiliser cet ancien mot grec, car la métamorphose, c'est la chenille qui devient papillon.

Mettez-vous à la place de la chenille qui rentre dans son cocon. Entrez trois secondes dans ce qui se passe en elle. Ce doit être un terrible endroit. Elle ignore qu'elle va devenir papillon. Elle est dans son cocon, elle est tout enfermée, écrasée, étouffée, et puis il y a des choses étonnantes qui se passent dans son corps. Quand on voit, aujourd'hui, comme sur des films de YouTube, les métamorphoses de différents insectes, c'est impressionnant. Après le papillon fait sécher ses ailes, et puis il s'envole. Mais, pensez au moment de la transition, ce doit être angoissant. C'est peut-être une des grandes peurs de l'être humain : la peur des transformations, des métamorphoses. Et des métamorphoses, il y en a tout le temps, il y en a presque toute la vie : l'adolescence en est une, ensuite il y en a plusieurs autres. Parfois on a des moments de métamorphoses intérieures qui nous troublent, où tout semble s'effondrer parce qu'on ignore que l'on va ressusciter.

J'ai assez longuement étudié la misogynie, en particulier celle de l'Occident qui vient du Moyen-Orient. J'ai écrit beaucoup sur le sujet : mes livres *Marquerite Porète* et *Maître Eckhart* entre autres, des romans qui relatent toute l'histoire de la misogynie et la peur misogyne qu'on retrouve chez les Grecs, chez les Arabes, partout dans le Moyen-Orient, y compris chez les Perses et les Parthes. La misogynie, c'est le fait que dans le mystère de la femme, dans l'utérus de la femme, se passe une métamorphose. Et la femme représente donc le pouvoir de transformation. Et plus tard, elle représente l'intelligence et non pas la mémoire.

Quand je dis cela, c'est quelque chose d'extraordinairement important dans la philosophie, parce que chez les Grecs, l'intelligence n'existe pas : il n'y a que la mémoire. L'être humain essaie d'entrer dans la

mémoire de Dieu. Tout est fait d'avance, dans le ciel des idées de Dieu, et c'est dans une mémoire : c'est le *cosmos* qui est la transcription d'une programmation dans une réalité programmée. Donc, c'est un programme qui se déroule, c'est une question de mémoire et il n'y a aucune intelligence, aucune créativité. Or la femme était le symbole de cette créativité, donc de cette intelligence qui s'ajoute à la mémoire pour apporter du nouveau, des surprises, de l'imprévisible. Nous sommes à la naissance de la misogynie telle que j'ai pu la voir à travers les cultures du Moyen-Orient. Encore là, vous voyez la peur de la transformation. Or la peur se transforme en violence devant les symboles des transformations, les porteurs de transformations : les femmes.

Mais, on l'a bien vu, avec la pauvreté, c'est-à-dire devenir une source, perdre ses éléments pour que tout à coup jaillisse la créativité. Par exemple, quand vous voulez écrire une lettre ou un poème, je ne sais pas si vous avez remarqué. Vous êtes là, il y a un temps de pauvreté extrême, il n'y a plus rien dans votre tête. Puis, tout à coup, il y a un mouvement, vous commencez à écrire. Pourtant vous ne savez pas ce que vous allez écrire. Il y a eu un moment de vide, de creux, de pauvreté, puis tout à coup cela part.

La pire chose qui peut arriver chez un écrivain, c'est de commencer à écrire avant d'avoir traversé cette période de pauvreté. Car à ce moment-là, il écrit ce qu'il sait, alors qu'il faudrait *faire le bateau*. Il faut qu'il attende ce moment-là. Devant la page blanche, on n'a pas nécessairement l'angoisse parce qu'on a une certaine habitude. On attend que tout se vide, qu'on perde toutes nos idées acquises, puis qu'arrive la révélation. Et puis on part. Et cela arrive. Donc, ce moment d'angoisse, c'est la violence, pourrait-on dire. Cette peur qu'on a de ce vide, cette forme de pauvreté, entraîne probablement l'exclusion et la violence.

Puis, la même chose : la nature fait partie de l'être humain. Même en biologie, on a encore une épistémologie scientifique, mécaniste alors qu'on sait très bien que la vie n'est pas mécaniste. Même la physique n'est pas mécaniste. En tout cas, depuis les découvertes de Prigogine. Et on est encore aux prises avec cela. Pourquoi ? Parce que la mécanique, c'est facile en mathématique, c'est très facile en mathématique parce que c'est la reproduction d'un même pattern, d'une même équation. Il faut dépasser cela et cela nous fait peur. C'est l'atelier d'Yvon qui m'a mené à cette première image, à cette réflexion.

Voilà les images que m'ont suscitées les cinq ateliers. Tout cela m'a inspiré une réflexion sur la relation.

1. La relation

Que c'est difficile de penser que c'est la relation qui fait les êtres, et non les êtres qui font les relations ! Probablement que c'est une des choses les plus difficiles à saisir. On pense constamment que cela prend deux identités, par exemple un riche et un pauvre qui vont entrer en relation entre eux. Prenons le riche : il est lui-même une relation. Il est, son être est, une relation. Et on pourrait même dire qu'il est, une relation riche /pauvre en lui-même, qui entre en relation avec une relation riche /pauvre en elle-même. On est constitué d'un ensemble de relations. En physique, on n'a jamais encore trouvé la moindre identité, même un quartz n'est pas une identité, c'est une relation. On ne trouve que des interactions. On n'a pas encore trouvé quelque chose qui est en interaction. Non, on trouve des interactions. Puis cette interaction, on lui donne un nom au lieu d'un verbe, mais en réalité, c'est un verbe, ce n'est pas un nom.

Cela nous ramène à la définition de la pauvreté : si la pauvreté est une identité, cela ne marche pas. C'est un réseau relationnel, une oppression, une dynamique. Pour moi, c'est quelque chose d'assez important : essayer de comprendre que tout est relation. La conscience ne peut pas être petite ou grande parce que ce n'est pas une identité, ce n'est pas quelque chose. C'est une relation. Elle est un être de relations.

Tout de suite, on pense à la relation sujet /objet et puis si on la sépare, on va affirmer qu'il y a un sujet et qu'il y a un objet. Et on se rend compte que le sujet a une puissance que l'objet subit, supporte, parce que dans les faits, - j'y reviens, car c'est tout de même important de le saisir -, on est sans arrêt sujet et

objet. On n'est jamais un objet, on n'est jamais un sujet. Et c'est terrible de vivre cela. Pensez à votre « être objet » – qu'on pourrait dire « être votre corps ». On a tendance à dire que notre moi objet, c'est notre corps : il subit tous les choix que fait l'être sujet. Puis notre être objet est d'une vulnérabilité, d'une fragilité impressionnante. La moindre chose peut détruire cet objet. Le réduire en morceaux. Et si tu te perçois comme objet, tu te perçois dans une fragilité qui est totalement insupportable. Si tu te perçois comme sujet, tu peux te donner un sentiment de puissance qui est complètement débile.

La grande difficulté de la pensée, c'est de tenir ensemble des choses qui sont ensemble. Et souvent la pensée va avoir tendance, quand tu n'es pas habitué à philosopher ou à réfléchir, à séparer les choses comme si elles étaient deux réalités. On oublie que pour parler dans une langue, c'est le verbe c'est-à-dire c'est la phrase qui donne le sens et non pas les mots. Puis qu'est-ce qu'une phrase ? C'est une relation. C'est un ensemble de relations d'ailleurs assez complexes. Puis la clé de la phrase, ce ne sont pas les noms, ce sont les verbes. C'est pour cela d'ailleurs que les noms sont toujours faux. Et donc quand on va dire : « le pauvre fait quelque chose », la phrase est profondément boiteuse si on oublie le verbe. Cela m'apparaît très important de réussir à penser en terme de verbes, en terme de phrases, en terme de relations, et non pas en terme de mots séparés : un sujet, un objet. C'est la même chose quand on a vu les sketches, si je reviens aux sketches qu'on a vécus, on peut penser la relation – on peut dire : « il y a des opprimés et il y a des oppresseurs ». Mais d'une façon de voir, chacun des individus que nous sommes, on est évidemment notre propre oppresseur, on est évidemment notre propre opprimé. Puis on a juste à se regarder trois secondes : jusqu'à quel point on peut être un oppresseur.

Quand on travaille avec des enfants qui ont des problèmes de comportement, qui sont extrêmement agressifs, par exemple, la première chose qui nous remarquons, qui nous frappe, ce sont leurs cauchemars. Des cauchemars épouvantables, parce qu'ils savent qu'ils sont des oppresseurs. Le premier oppresseur : ils sont leur propre oppresseur ! D'abord et avant tout, généralement ils sont même en train de tuer une partie d'eux-mêmes, en ce moment-ci. C'est tout de même assez important de voir qu'on est une relation en relation avec une relation. Et si moi je vois ma relation oppresseur-opprimé, et que je rencontre un oppresseur opprimé, on peut se reconnaître. Mais si je me prends pour un opprimé et je prends l'autre pour un oppresseur, comment fait-on pour se rejoindre ? Ce n'est pas vrai cela, c'est tout faux cela. La vérité c'est que je suis un oppresseur opprimé qui rencontre un oppresseur opprimé. Là je peux établir une relation, là il y a une relation qui devient possible parce qu'on est des alter ego.

2. Individu versus totalité

C'est la même chose pour un concept qui me tient aussi à cœur : la relation entre individus et totalité. Une autre chose aussi difficile pour la pensée, c'est le concept de totalité. Presque toujours on est porté à croire que la totalité, c'est l'ensemble des relations entre les individus. Peut-être sommes-nous *atomistes* de mentalité ? On pense habituellement que le tout, c'est comme en mécanique : il n'est que la résultante des composantes. En biologie, il est très probable qu'il existe une totalité et que cette totalité est réelle, c'est-à-dire qu'elle n'est pas que l'ensemble des éléments. En physique, Prigogine a bien démontré que dans certaines expériences physiques existe la notion de totalité, c'est-à-dire que tous les éléments tout à coup ne semblent pas communiquer les uns avec les autres. Donc il y a une totalité qui est là, puis ils semblent conscients de la totalité. Puis ils vont faire une figure de danse, parce qu'il y a des danses chez les molécules. Ils vont faire une figure de danse extrêmement belle, mais il n'y a eu aucune communication d'individu à individu. Ils ont communiqué avec la totalité. Pour moi, la totalité est très importante parce que la solidarité est une chose impossible entre individus si on oublie le concept de totalité. Cela m'apparaît très important de le dire, même si le concept de totalité est extraordinairement difficile à saisir, et que la plupart des philosophes disent qu'il n'existe pas. Mais moi je pense qu'il existe. **La notion de totalité, c'est peut-être la notion de peuple.** Quand, par exemple, le Père Joseph Wresinski dit : « *C'est mon peuple* », est-ce qu'il veut dire : c'est l'ensemble des pauvres ? D'après moi, c'est plus que cela, c'est autre chose que cela. La notion d'humanité, est-ce que c'est l'ensemble des humains ? Non, d'après moi c'est autre chose que cela. **Il existe une totalité qui s'appelle l'humanité.** La conscience, - est-ce qu'il existe une totalité comme pense Teilhard de Chardin, c'est-à-dire une noosphère, une totalité de la conscience dans laquelle nous sommes ? Alors, vous voyez, c'est une

relation non seulement entre les individus, oui, tout à fait d'accord. 100 % d'accord avec cette fraternité-là, mais, peut-on se passer de la notion de totalité et est-ce positif de s'en passer, et est-ce réaliste aussi de s'en passer ? Pour moi, j'ai des grosses réserves là-dessus. Je crois à la totalité. J'ai foi en la totalité. C'est pour que cela que je disais d'ailleurs : « Oui, mais l'humanité est dans la pensée de qui ? Dans quelle totalité est-elle ? »

Si je généralise un peu, je dirais qu'au fond, ce qui est difficile à saisir, c'est qu'à l'intérieur, dès qu'on fait un cercle de réalité, supposons, moi comme cercle de réalité, il y a une relation entre moi et un autre que moi. Il y a comme en moi l'autre moi. Et cette relation-là, elle est présente, elle est profonde, elle est interne. L'altérité, le fait de ne pas pouvoir être autrement qu'avec un autre, que c'est impossible de ne pas être avec un autre, et réellement un autre, c'est-à-dire un réel alter ego, et non pas une autre image de soi, cela m'apparaît extrêmement fondamental. Le problème que je vois dans la dissociation de cela, - parce que ce que je crois, c'est que lorsqu'il y a domination, il y a division. Je reviens à cette notion de division parce qu'en mathématiques, elle est extrêmement importante. Vous savez qu'en mathématiques, la division ne peut jamais être absolue, c'est impossible. C'est d'ailleurs le problème de la logique mathématique : c'est que tu ne peux pas diviser quelque chose absolument en deux composantes complètement séparées. C'est une idée fautive. C'est pour cela d'ailleurs que chez Pythagore, comme dans la théorie des ensembles, très moderne, on part toujours avec le nombre 1. On ne peut pas partir autrement. On ne part pas avec zéro. On part avec le nombre 1. Et tous les nombres sont toujours la division imparfaite de 1. Qu'est-ce que 2 ? Bien c'est de séparer le 1 et cela te donne 2, mais ils ne peuvent pas être absolument séparés. Parce que s'ils étaient absolument séparés, ils seraient 1 et 1. Une addition serait impossible. Tu ne pourrais pas dire $1 + 1 = 2$. Tu ne pourrais pas dire cela, c'est impossible. Tu dirais une pomme plus une roche, cela donne deux quoi ? Voyez-vous que cela prend nécessairement quelque chose qui les relie ? Par exemple, une pomme plus une orange, cela donne deux fruits. On est obligé de faire cela. Il faut qu'il y ait un lien entre les deux. La théorie des ensembles est construite sur ce principe-là : que la division ne peut jamais être absolue parce que cela supposerait l'existence du néant. Il faudrait mettre un rien, un néant entre les deux. Et donc si on met le néant entre les deux, on suppose que le néant existe. Or, on est dans un paradoxe absolu. Le propre du néant, c'est de ne pas exister. Cette logique-là qui est très, très ancienne, elle n'est pas facile à tenir dans notre esprit. Pourtant en physique actuelle, en mathématiques actuelles, on ne peut pas faire autrement, on ne peut pas penser autrement. Mais c'est important. Si on fait une division absolue, c'est là qu'on rentre dans un système de domination. On a d'un côté, une sorte d'être, puis de l'autre côté une autre sorte d'être. Et cette sorte d'être a donc le droit de prendre cet objet, - cet autre groupe pour une autre sorte d'être, comme s'il y avait deux substances différentes : un par exemple serait l'humain et donc l'autre serait l'inhumain. Par exemple, le Juif est un inhumain, c'est une coquerelle, mais moi je suis un vrai être humain et donc je vais rendre service aux autres êtres humains en détruisant les coquerelles.

Selon moi, les traditions, cela s'appelle le diable. Le diable, grand diviseur : celui qui fait une division absolue. Le diable vit toujours avec Lucifer. Lucifer, c'est la perfection. Il représente la perfection. Ce n'est pas Dieu qui représente la perfection, parce que les dieux qui représentent la perfection aboutissent à des paradoxes philosophiques intenable. Dieu est nécessairement imparfait ! C'est Lucifer qui est la perfection ! C'est lui qui la représente. Et pourquoi ? Parce que si on divise, on va avoir un parfait et un imparfait. **Et nécessairement le parfait est incomplet. Pourquoi ? Parce qu'il est incapable de devenir. S'il est parfait, il ne peut pas devenir parfait.** Il lui manque donc quelque chose. On aboutit à un paradoxe. En philosophie, on appelle cela une aporie. Donc, la totalité doit être absolument imparfaite, pas absolument imparfaite, non : imparfaite pouvant se dépasser elle-même sans arrêt.

3. Le monde de l'absurde

Quand on aboutit à cette division totale, radicale, absolue, c'est là que la domination commence parce qu'on a deux sortes d'êtres. Nécessairement, on entre dans un monde absurde. Pourquoi on entre nécessairement dans un monde absurde ? Parce que l'absurde peut être de deux catégories : s'il n'y a que des moyens qui n'ont aucune finalité, on a un système totalement absurde. Exemple, si une ville était construite uniquement de petites voitures complètement robotisées, totalement fonctionnelles qui se

promèment partout entre elles comme de belles « petites totos » entièrement automatiques qui fonctionnent... toute la ville tourne. Les « petites totos » vont là et viennent ici. Il n'y a même pas de trafic tellement c'est bien coordonné. C'est une ville totalement absurde parce qu'il n'y a que des moyens, il n'y a aucune finalité. Et une finalité ne peut pas exister sans moyen. Alors, on ne peut pas séparer les moyens d'un bord et la finalité de l'autre. On est obligé de penser que tous les êtres sont à la fois des moyens et des finalités, à la fois des sujets et des objets. C'est la seule façon de sortir de l'absurde. Or, si on perçoit, si on pense, si on est convaincu que le cosmos est absurde, comment va-t-on faire pour empêcher l'être humain de devenir fou ? On ne pourra pas empêcher la folie collective. Au contraire, comme pensait Nietzsche : « *À ce titre, plus l'être humain va être conscient, plus il va être fou.* » Et son seul avenir sera le suicide individuel et collectif. Il faut donc absolument sortir de l'absurde. Mais pour sortir de l'absurde ! Vous savez qu'en philosophie, l'absurde est un curieux problème. Vous pensez que c'est facile de trouver une solution à l'absurde ? Vous pouvez peut-être le croire. Faites la tentative. Faites la tentative de trouver une solution. Je ne vous demande même pas de trouver une solution qui existe, qui est plausible. Essayez de trouver une solution simplement comme un mathématicien : « Trouve-moi une solution logique à l'absurde. » C'est extrêmement difficile. Il n'y a pas beaucoup de pistes. Prenez les traditions d'un dieu tout puissant. À partir du moment où vous mettez un dieu tout puissant, vous êtes sans doute dans l'absurde. Vous ne pouvez pas vous en sortir parce que vous avez un dieu qui est parfait, qui est au paradis et vous vous demandez : « Comment se fait-il que nous soyons dans cette situation actuelle ? » Vous répondez : « C'est de notre faute ; on doit être coupable d'une erreur ; on a dû faire une faute. » Vous pouvez même imaginer la punition : la mort ... la mort au sens d'une fin absolue. Mais, c'est d'une cruauté totale. Mais, c'est un monstre. Après cela vous dites : « Oui, mais Jésus est venu pour porter nos péchés. » Quoi ? Mais Il est encore plus cruel, car Il envoie son Fils se faire crucifier ! Mais de quelle espèce de monstre s'agit-il ? Vous arrivez à des paradoxes qui ne sont pas simples. Quand j'écoutais des histoires comme celle-là à l'église, je n'étais pas rassuré du tout.

Voilà, alors vous dites : « On va essayer d'autres choses comme le bouddhisme. » En effet, le bouddhisme est assez intéressant. Mais quand un disciple pose la question à Bouddha : « *Comment se fait-il que le Bouddha premier soit sorti du Nirvana, lui ? Pourquoi ? Il était bien. Il était parfait. Il était dans le Nirvana absolu, parfait.* » Vous savez que Bouddha a refusé de répondre à cela. Il dit : « Ma mission à moi, ce n'est pas de réfléchir à la métaphysique. Ce n'est pas mon travail. Moi, je ne m'occupe pas de cette question-là. Elle est au-dessus de moi. Moi, ma question c'est de trouver le moyen de sortir de la souffrance, puis de revenir à cet état parfait de Bouddha. » On pourrait alors dire : « C'est un peu absurde d'être sorti de là pour y revenir. » C'est comme Sisyphe condamné à rouler sans cesse sa roche jusqu'au sommet d'une montagne.

4. Philosophie de la participation

Dans les philosophies que j'ai pu côtoyer et traverser, il y a très, très peu de philosophies qui me sont apparues capables de sortir de l'absurde ne serait-ce que du point de vue logique. Je ne parle que du point de vue logique. Les anthropologues qui ont étudié les différentes philosophies dans les différentes cultures ont nommé ces philosophies, des *philosophies de la participation*. Les peuples innus, par exemple, ont une *philosophie de la participation*. Ils échappent à l'absurde par des *philosophies de la participation*. Qu'est-ce qu'une *philosophie de la participation* ? Pourquoi est-ce qu'une philosophie de la participation a une chance d'échapper à l'absurde ? Ce n'est pas simple à saisir.

Une philosophie de la participation est une philosophie où les rapports entre les individualités et la totalité sont des rapports réciproques. C'est cela, fondamentalement. Cela signifie que, par exemple, la philosophie atomiste va dire : « Ce qui se passe entre les atomes, l'ensemble des interactions entre les éléments détermine les totalités. » Exemple : ce qui se passe entre nos neurones, les relations entre nos neurones déterminent notre conscience, déterminent notre pensée. On peut nommer cela un matérialisme atomiste qui va affirmer que ce sont les relations entre les neurones qui vont produire la totalité. Donc, on n'est pas dans la réciprocité. Il n'y a pas l'inverse. Les philosophies totalitaires comme celle de Platon, comme celles de beaucoup de religions, disent que **c'est le tout qui détermine les individus**. Cela peut

être religieux dans le sens que c'est Dieu qui va déterminer les conditions de l'existence de l'être humain. Et donc, il y a deux sortes d'êtres : les dieux et les non-dieux. Les non-dieux vont subir les conditions que les dieux vont décider. Remarquez qu'il n'y a pas de relations réciproques entre la totalité et les composantes. La relation n'est pas réciproque. C'est le tout qui détermine les individus. On est donc dans deux cas, deux formes de déterminisme. Ils peuvent être laïques, mais ces deux-là sont laïques ou religieux, il y a les deux versions dans les deux cas. Cela fait quatre versions. Je pense qu'il faut sortir de là.

Les philosophies de la participation perçoivent qu'il y a une relation réciproque non seulement entre les individus pour créer une solidarité horizontale, mais entre des individus dans la solidarité et la totalité. Et dans la totalité des individus, il y a une relation réciproque. Autrement dit, la totalité dépend de la participation des individus. Et les individus dépendent de la participation de la totalité. C'est pour cela que les philosophies de la participation disent : « Nous participons de la totalité et nous participons à la totalité. » Je reste encore aujourd'hui assez profondément convaincu que la piste est là. Et c'est cette piste qu'il faut essayer d'emprunter, mais qui est extrêmement *pas trop facile* pour une pensée séparatrice.

Pourtant, c'est une pensée beaucoup plus logique, beaucoup plus acceptable en mathématiques. Les mathématiques, j'y reviens, ne peuvent pas ...et c'est toute la thèse de Russel, Meta-Mathematica, je me suis cassé la gueule quand j'étais jeune à essayer de comprendre : l'idée que les nombres ne peuvent pas être séparés. Ils participent d'une grande totalité et ils sont acteurs aussi de cette grande totalité. Je pense qu'en biologie, c'est ce qu'on retrouve dans une ruche d'abeilles, c'est ce qu'on retrouve dans un troupeau de chèvres. C'est ce type de rapport. Quand on forme un groupe de danse ou de musique et qu'on tente d'improviser, parfois on se rend compte qu'il y a une totalité-musique par exemple, qui est là tout à coup présente et cela change la donne. Ceux qui font de l'improvisation disent : « Ah, il vient de se passer un moment magique. » Parfois on n'y arrive pas, parfois cela ne se passe pas, puis des fois cela se passe.

Dans la vie, il y a plusieurs philosophies de la participation, celle des Innus, celle des Inuits, on pourra y revenir. Je crois personnellement que Jésus a voulu initier une philosophie de la participation qui a été très récupérée et puis qui a échoué par la suite. Je crois à la philosophie de la participation et je crois d'ailleurs que le Père Wresinski a découvert l'essentiel de tout cela. Quand je regarde la vie du Père Wresinski, on peut bien séparer le religieux du laïque. On peut le faire. On doit souvent le faire pour des raisons politiques. Mais il n'y a pas un seul être au monde qui n'est pas religieux, qui n'est pas laïque. Cela n'existe pas. C'est comme essayer de séparer la sexualité de l'amour. Il n'y a pas un être qui est non-sexuel. C'est une dimension de l'être. Et quand on voit le Père Wresinski dans ses moments de découragement, on voit bien qu'il est en présence d'une totalité à laquelle il participe et duquel il participe. Il a vraiment l'impression d'être dans un mystère, et non pas déterminé par cet être-là. La preuve est qu'il est capable d'être complètement fâché et en colère même contre la totalité, d'avoir un rapport qu'il perçoit nécessairement comme réciproque. Mais à mon avis, ce n'est pas seulement qu'il le perçoit, mais qu'il le vit dans une expérience qui est la sienne.

Je pense que globalement, l'être humain est atteint d'une folie collective sérieuse. Cette folie-là vient du fait qu'il se perçoit vivre dans un monde absurde et il se perçoit vivre dans un monde absurde parce qu'il est un grand diviseur. Il n'est pas arrivé facilement, sauf dans certaines cultures, à penser en termes de relations, à penser d'abord que ce qui existe ce ne sont pas des entités, ce ne sont pas des identités. Ce qui existe d'abord ce sont des relations.

Si on arrive à générer une philosophie de la participation, je crois et je suis convaincu qu'on va s'en sortir. J'ai une foi profonde, j'ai une conviction profonde que ce qui se passe actuellement, c'est une crise profonde de l'humanité. Selon toute apparence, l'humanité avance vers un suicide collectif : elle est en train de vivre une très grande métamorphose. Une métamorphose qui n'est pas commandée par la totalité, et donc ce n'est pas une métamorphose qui va se faire sans nous, mais ce n'est pas une métamorphose qui non plus peut se faire indépendamment de nous. On aura besoin de la totalité puis la totalité aura besoin de nous. Je suis sûr que cela va prendre cette réciprocité. À mon avis, c'est aussi la raison pour laquelle

les changements de l'histoire ont toujours été de très grandes surprises, ont toujours été des mouvements rapides qui se sont passés non pas sur des siècles, mais sur de très courtes périodes. L'histoire n'est pas un claquement de doigts, ce sont de grands creux jusqu'à des situations totalement dramatiques. Quelques exemples. Avant la chute de Rome, on sentait une immense violence, une violence comme on ne peut jamais imaginer. Et puis après, il se produit une transformation qui est loin d'être parfaite, mais tout de même qui était particulière, qui s'est faite rapidement. À la Renaissance, même scénario. Après la grande peste où plus de la moitié de la population européenne est morte, puis renaissance. Ce n'est pas parfait. C'est loin d'être parfait, mais tout de même une métamorphose s'est faite en criant ciseau. J'ai une confiance profonde. Mais comme le drame est beaucoup plus grand, je suis convaincu que la métamorphose va être beaucoup plus forte, beaucoup plus vive. L'humanité, vous savez, d'après moi c'était impossible que l'humanité sorte autrement que de l'inhumanité. Vous pouvez imaginer ? Mettons que l'humanité sorte de l'humanité. Cela n'a aucun sens. cela donnerait quoi ? On pourrait se poser la question. Cela donne quoi toute cette histoire-là ? On commence par l'humanité, on finit par l'humanité. Tout est beau, tout est beau. Êtes-vous déjà allés voir un film où cela commence, tout le monde est heureux, tout le monde est beau, tout le monde est fin, tout le monde s'aime. Durant tout le film, tout le monde est heureux, tout le monde est beau, tout le monde est fin, tout le monde s'aime, puis à la fin du film, c'est encore comme cela. C'est un film absurde, un film qui n'a pas de sens. Personne n'irait voir un tel film. Il faut nécessairement que l'inhumanité accompagne l'humanité : on ne peut pas les séparer. Il n'y a pas des êtres inhumains d'un côté, puis des êtres humains d'un autre côté. Il n'y a pas des monstres absolument inhumains. Même Hitler n'était pas un monstre absolument inhumain. On peut faire l'histoire de sa relation intérieure entre son inhumanité et son humanité déchirée. Et probablement parce qu'il voulait détruire sa propre inhumanité, peut-être qu'il était d'une violence extrême contre sa propre inhumanité ? Il était peut-être piégé par cela. C'est peut-être pour cette raison qu'on a eu ce résultat. Peut-être qu'il n'a eu personne capable de le comprendre, de l'aimer, de l'apprécier, de réunir ces deux composantes en lui, je ne sais pas. Je n'étais pas là.

Voilà ce que je voulais vous dire essentiellement comme synthèse. Je suis bien conscient que tout est à dire parce que ce sont des ébauches. Et puis, en plus, c'est extrêmement mal exprimé. Mais ce n'est pas grave. L'avantage d'un écrivain, c'est qu'il passe, pour ma part, de cinq à six heures par jour à essayer de préciser et clarifier sa pensée. Ce qui fait qu'il ne faut pas écouter ce que je dis, il faut lire ce que j'écris.

Remerciements

C'est notre vingt troisième séminaire. Je voudrais remercier les gens d' ATD Quart Monde d'être venus et de nous avoir apporté un souffle nouveau. Cela a donné quelque chose de nouveau. Je remercie également Isabelle, je pense qu'elle a apporté un souffle nouveau. Je voudrais également présenter un remerciement particulier aux animatrices qui sont restées dans l'ombre, Hélène, Cathy et Isabelle qui ont parrainé nos nouveaux venus. Vous avez fait un bon travail car ils ont bien travaillé. Enfin c'est mon plaisir de remercier nos animateurs, Yvon Rivard et Jacques Perron. Le groupe d'animateurs, je pense que c'est vraiment cela la clé du séminaire.

Je voudrais maintenant qu'on réfléchisse tous ensemble. J'ai un courriel, vous savez comment me rejoindre. Je cherche vraiment à renouveler le séminaire. Je vieillis tranquillement. Pour ceux qui peut-être ne le savent pas, j'ai vécu une très grosse opération cet hiver. J'aurais pu ne pas être ici aujourd'hui. Cela m'a donné l'occasion de penser à comment va-t-on continuer la ferme Sageterre, les séminaires ? Il faut tout le temps se renouveler. C'est cela sentir qu'on va, nous, diminuer et que d'autres vont prendre notre place. Mais on ne diminue pas en réalité, on va prendre une autre place. Je ne sais pas comment cela va se passer les séminaires dans l'avenir et je vais y penser personnellement. Si vous avez des super bonnes idées, si vous voulez aussi participer particulièrement, vous, comme personne, n'hésitez pas à m'écrire, me donner des suggestions. Je pense que ce sera une année de réflexion non pas seulement sur le thème de l'an prochain, mais aussi sur l'ensemble de la suite du séminaire.

Je veux remercier mon épouse. Elle soutient le séminaire en pleine période agricole pour nous deux. C'est extraordinairement exigeant physiquement parce que la ferme continue. On fait énormément de légumes, la mauvaise herbe a poussé pendant tout le temps du séminaire. Demain il faut faire des récoltes. On ne peut pas beaucoup arrêter. Marie a tout de même un poids important à soutenir. Elle a été un peu invisible, mais c'est incroyable tout ce qu'elle peut faire.

Merci aussi à Susie pour l'animation d'hier. Et puis je voudrais remercier tout de même le Père Joseph Wresinski qui était certainement avec nous aujourd'hui, de toute sa présence. En tout cas, quelque chose qui est quand même remarquable, c'est que même dans son sentiment le plus profond d'impuissance, il tenait, il n'abandonnait ni lui-même, - il ne s'est jamais abandonné lui-même -, ni les autres, et je ne crois pas qu'il vive actuellement dans l'abandon. Il ne nous abandonne pas non plus. Alors à tous les volontaires d'ATD Quart Monde, merci.

ANNEXES

1. Lettre d'invitation (Jean Bédard)

Bonjour,

Il est facile de démontrer que la justice, l'équité, l'égalité homme-femme, la démocratie participative et le respect de la nature peuvent seuls assurer la paix et, par elle, un bonheur réaliste : si la grande majorité des gens trouvent les décisions justes, il faudra peu de polices et de violence pour les faire respecter ; si personne n'est vraiment pauvre ou exagérément riche, il y a peu de vols ou de crimes; si tous les citoyens sont suffisamment éduqués et participent aux décisions indépendamment de leur sexe, il y aura peu de révoltes ; si l'on ne détruit pas la nature, elle nous donne l'air, l'eau, la nourriture dont nous avons besoin, et il n'est pas nécessaire de faire la guerre pour accéder aux ressources. Le secret de la paix n'est donc pas un secret, un enfant de sept ans peut nous le chuchoter à l'oreille.

Alors pourquoi nos systèmes politiques et économiques semblent-ils favoriser ou justifier l'inégalité sociale, la misogynie et la surexploitation de la nature ? De quel déséquilibre intérieur sommes-nous atteints pour qu'il nous soit si difficile d'arriver à la paix et à l'harmonie avec la nature ? La lutte contre la pauvreté, la misogynie et la destruction de la nature est essentiellement un seul combat, et probablement d'abord un combat contre ce déséquilibre. Alors **ce déséquilibre est-il propre à la conscience humaine ou contraire à elle ?**

À ce sujet, il semble y avoir deux écoles de pensée :

- L'une croit qu'il suffit de compenser pour les injustices, les iniquités, les dérapages contre la nature parce que l'on ne peut pas s'attaquer au « système » lui-même : le déséquilibre de l'être humain ferait partie de sa nature. **L'être humain serait fondamentalement violent et dominateur.**
- L'autre école pense qu'il est tout à fait possible de changer les rapports humains en profondeur et ainsi, éradiquer l'injustice sociale, la misogynie et la destruction de la nature, **car la conscience humaine serait fondamentalement tournée vers la justice et l'harmonie avec la nature.**

Le message évangélique, du moins à son départ, apparaît de la deuxième école, ainsi que le bouddhisme, le Tao-Te-King, la philosophie de Gandhi, et d'autres. Néanmoins la majorité des religions et même des idéologies matérialistes laissent sous-entendre que l'homme serait fondamentalement violent, alors ils entretiennent et parfois justifient les rapports de domination, et ne proposent que des méthodes compensatoires ou d'atténuation.

Inspiré de plusieurs sources, en 1957, le Père Joseph Wresinski crée avec les gens d'un bidonville, un mouvement laïque international pour l'éradication de la grande pauvreté, c'est la naissance d'ATD Quart Monde. Il croit que l'être humain est fondamentalement bon et que sa conscience est tournée vers la recherche de l'harmonie. Nous réfléchissons avec lui sur le combat à mener pour retrouver notre équilibre et enrayer la grande pauvreté, la misogynie et la destruction de la nature.

Cinq membres du Mouvement international ATD Quart Monde viendront nous assister : Geneviève Defraigne Tardieu, chargée des relations internationales du Mouvement ; Bruno Tardieu, chargé du centre international Joseph Wresinski de mémoire et de recherche ; Susie Devins, déléguée pour la région Amérique du Nord ; Caroline Moreau d'ATD Quart Monde Canada ; et Martin Couture de la ferme Berthe Rousseau. Ils co-animeront avec nos animateurs habituels : Hélène Fortier, Isabelle Fortier, Jacques Perron, Katy Roy, Yvon Rivard.

2. Notre déséquilibre (Jean Bédard)

Agir en maître

Quel est le lien entre ces trois formes de la violence : la pauvreté, la misogynie, la maltraitance de la nature ?

Ces formes de violence proviendraient d'un déséquilibre propre aux sociétés fondées sur l'idée de domination, *dominari* qui veut dire **agir en maître**, se percevoir au-dessus du monde, c'est-à-dire :

être capable de **voir** objectivement ce qu'est le monde ;

être en mesure de le **juger** ;

être en droit de le **corriger** pour le rendre conforme à ce qu'on attend de lui.

Dominari fait partie de la culture romaine, c'est la position du *Pater familia* : sous prétexte de protection, il a non seulement le droit de dominer, il en a le devoir. À la base, la domination n'apparaît pas dangereuse, elle est seulement la « posture » du devoir de protection. Pour protéger, je dois monter en haut, projeter un regard en surplomb, regarder comme si le reste du monde était en plaine. Il s'agit d'abord de croire cette position possible, d'imaginer qu'il soit possible de se détacher des êtres vivants, de voir la réalité telle qu'elle est, de la connaître suffisamment pour intervenir sur elle, et d'imaginer qu'elle devrait exister pour répondre à ce que l'on croit être nos besoins. Il faut faire comme si j'avais un statut autre que celui d'objet, un statut par lequel le reste du monde n'est qu'objet : objet de mon regard, objet de ma pensée, objet de mes connaissances, objet de ma volonté, objet de mes actions.

C'est une « posture », aujourd'hui si généralisée, qu'on croit qu'elle est l'essence même de la conscience, mais c'est une conscience avortée, une conscience qui s'est arrêtée à mi-chemin.

Il est vrai que toute réflexion consciente suppose un deuxième niveau de pensée, une pensée sur nos perceptions, une pensée sur notre pensée, et donc un certain détachement de la chaîne des causes et des effets, mais **la conscience continue de savoir que cette « posture » est un jeu**. Dans les faits, je continue d'être plongé dans le même monde, le seul monde, celui des arbres, celui des chevaux, celui des autres personnes humaines.

La conscience nous transforme en sujet qui a pour propre de tout transformer en objet, mais ce sujet garde en tête qu'il reste lui-même un objet parmi les objets de la réalité et que donc, les objets de la réalité sont eux aussi des sujets jusqu'à preuve du contraire. Bref, **la conscience est d'essence réciproque**, elle ne dira pas unilatéralement : « Je suis sujet, donc tu es objet. » Elle dira plutôt : « Je suis sujet /objet, donc tu es sujet /objet. » **Pour dominer, il faut que la conscience ait perdu la trace qui la relie elle-même à la réalité et donc, la trace qui relie la réalité à la conscience**. Bref, pour dominer, il faut considérer que la dualité entre le sujet et l'objet a un statut « ontologique », qu'il s'agit d'une différence d'être, d'une différence par laquelle le sujet a plus d'être que l'objet, qu'il a des droits et des devoirs sur lui. Pourtant, le sujet et l'objet ne sont que des catégories de l'entendement, dans la réalité, il n'y a que des réalités. Si rien ne prouve qu'un arbre est un sujet, rien ne prouve qu'il ne l'est pas.

Voici mon hypothèse : Arrêtée à mi-conscience, l'intelligence prend l'autre pour objet, ce qui amène la surexploitation du travail et donc la pauvreté, l'exploitation des femmes et donc la misogynie, et la surexploitation de la nature et donc la maltraitance des écosystèmes.

Les instruments de la domination

C'est alors que cette domination de position et de différence de statut dans les êtres (entre les êtres sujets et les êtres objets) s'instrumente pour exercer son devoir de « protection ». Pour s'assurer de dominer, l'homme développe trois moyens : la force de la violence (**la dissuasion**), la capacité d'acheter du travail grâce à des richesses (**la rétribution**), la capacité de tronquer l'information, de « l'organiser » en vue d'obtenir des comportements définis (**la manipulation**).

Toute la structure sociale va se hiérarchiser entre dominants et dominés autour du processus de compétition, de sélection, d'exclusion, de désignation d'ennemis et de désignation de boucs émissaires. On doit réaliser que le fait qu'une grande majorité de personnes travaillent pour une minuscule minorité est vraiment étonnant. Imaginons que vous et moi arrivons sur une planète quelconque. Toutes les familles sont occupées à cultiver ce dont elles ont besoin, au sens propre et au sens figuré. Je me retourne vers vous et je vous dis : « Regardez-moi bien aller, dans quelque temps, tout le monde que vous voyez ici travaillera non pas pour leur famille, mais pour moi afin que je sois beaucoup plus riche qu'eux, et eux, ils se contenteront de mes restants. » Vous ririez de moi en me demandant quel est mon pouvoir magique ! Car, pourquoi presque tout le monde travaillerait pour l'enrichissement de presque personne !

Et pourtant, des hommes ont réussi à réaliser ce tour de force sur terre. Par quel miracle ? Si je veux y arriver, je dois d'abord créer un premier déséquilibre des forces. M'accaparer d'une certaine quantité d'armes et, ensuite, promettre à des hommes que s'ils viennent piller avec moi, ils s'enrichiront des ressources qui sont là. Ainsi commence le développement des empires... Mais cela ne suffit pas. Il faut aussi développer des **cosmologies de la soumission**, soit en imaginant des dieux tout puissants, soit en imaginant des mécanismes physiques ou biologiques tout puissants. Ici, religions de la soumission ou déterminisme matérialiste sont identiques, ce sont des cosmologies de la soumission. À ce moment-là, c'est la nature elle-même, je veux dire tout le cosmos, qui apparaît au-dessus de tout. Les éléments physiques, les organismes vivants, les animaux, les hommes sont tous déterminés par la mécanique impersonnelle du monde matériel ou soumis à un dieu tout puissant.

Qu'importe ! **Qu'elle soit religieuse ou matérialiste, la domination exige une cosmologie de la soumission, une justification de la soumission.** Elle seule peut induire l'idée que l'enrichissement de quelques-uns au détriment de presque tous est une bonne chose. Cela permet d'inscrire et de prescrire des rituels de soumission, soit des rituels religieux, mais surtout des rituels de travail et des rituels de consommation, obéir aux conditionnements et à la publicité pour augmenter les profits du petit nombre.

Nous ne sommes probablement pas plus dominateurs que nos ancêtres romains ou égyptiens, mais nous avons des moyens bien plus grands de transformer ce déséquilibre en dégâts sociaux et écologiques. Nous sommes même probablement aux limites des dégâts. Nous devons comprendre la nature de notre déséquilibre, c'est désormais une question de survie.

L'obsession de domination est-elle essentielle ou culturelle ?

La tradition judéo-chrétienne nous dit que l'être humain a été créé bon, juste, en harmonie avec la nature, mais il s'est perverti lui-même. Dans sa nature profonde, l'être humain est équilibré, il s'est perdu par sa faute, il peut donc retrouver sa véritable nature. Son déséquilibre n'est pas irréversible, il n'est pas essentiel, au contraire, sa conscience le ramène inévitablement vers l'équilibre, c'est-à-dire la justice, l'équité, l'écologie.

La tradition grecque de Platon et le Bouddhisme nous disent que l'âme est bonne, mais la matière brouille non pas son essence, mais sa vue, et ensuite, sa vue brouillée, c'est-à-dire son ignorance, déséquilibre ses comportements. En se spiritualisant (pour ces traditions, cela signifie arriver à surmonter la matière pour bien voir, pour voir au-delà), l'être humain peut retrouver son essence juste, équitable, harmonieuse.

Bien que les grandes traditions soient plutôt pessimistes sur les ténèbres qui entourent l'étincelle de l'âme, elles ne disent pas que nous sommes condamnés à notre propre violence, bien au contraire : la violence est un « péché », c'est-à-dire qu'elle fait mal au cœur à voir tant elle est contre notre nature. Mais aujourd'hui, nous sommes surtout habités par le biologisme, l'idéologie par laquelle nous justifions nos comportements par des déterminants biologiques. Pour le biologisme, notre folie serait génétique. Le biologisme laisse entendre que la difficulté pour l'homme consiste à sortir d'une relation de prédation qu'il applique, hélas, sur lui-même, à sa propre espèce, et aussi à toute la nature qu'il traite comme une réserve de « ressources » pour répondre à ses besoins.

Dans la prédation, l'autre est objet et cet objet est destiné à être assimilé à soi. C'est une relation de consommation, une relation d'un sujet qui s'approprie un objet pour l'utiliser et ensuite pour le jeter. On pourrait croire que cette relation qui consiste à « consommer » l'autre et la nature fait partie de notre nature biologique. Ce serait une fatalité. Nous serions des prédateurs cannibales pour toujours. Mais ce n'est pas ce que l'anthropologie nous dit. Pour compenser le dangereux déséquilibre psychique de la prédation, les sociétés de chasseurs-cueilleurs ont eu le réflexe d'attribuer une âme aux plantes, aux animaux, à la terre, à la mer afin d'en faire des sujets. Une spiritualité première.

Dans leur vision du monde, le rapport mangé et être mangé ne voulait pas dire que les âmes s'assimilaient les unes aux autres comme des gouttes d'eau dans l'océan, au contraire, elles s'ajoutaient les unes aux autres, si bien que la personne et le cosmos entier évoluaient par **conjonction** des âmes. Tout cela favorisait le respect, les relations sujet à sujet et le caractère sacré des êtres vivants. **C'est lorsque est arrivé un déséquilibre des forces que la situation a changé.** Tant que les êtres humains étaient également désarmés entre eux et vis-à-vis de la nature, ils collaboraient. Et c'est même grâce à cette collaboration qu'ils ont réussi à traverser au moins un million d'années. Mais avec l'agriculture du grain (une valeur que l'on peut engranger, capitaliser) et avec la domestication des animaux de pâturage et des animaux de travail, les tribus accumulaient des biens et amélioraient leur sort. En même temps, cette accumulation a libéré du temps pour le développement technique, entre autres la technologie du bronze et du fer. Les armes en métal en association avec le cheval d'attaque ont entraîné un grave déséquilibre des forces. Il devenait alors tentant de tout simplement piller les tribus productrices. Les sociétés pilleuses se sont développées. Les seigneurs de guerre (seigneurs de pillage) sont devenus rois, puis empereurs, comme Alexandre le Grand. Un empire est toujours une organisation plus ou moins sophistiquée de pillages systématiques et permanents des énergies physiques, humaines, techniques. Avec les empires, qu'ils soient politiques ou économiques, les relations sujet-objet sont devenues la norme.

Utiliser et jeter, cela s'appliquait aux peuples conquis, aux animaux, aux terres, bref, à tout ce que l'on possédait, et du même souffle, le mariage ressemblait à un contrat d'achat, de possession semblable à celui qui liait le maître à l'esclave. Bref, **beaucoup de sociétés se sont mises à traiter les femmes, les autres hommes et la nature comme de simples outils à exploiter et à jeter.**

Le paradoxe de la violence

Devant des sociétés fondées sur la domination se dresse le paradoxe de la violence. Les sociétés misogynes, utilisatrices des êtres humains comme simples outils, et destructrices de l'environnement sont conquérantes par nature car elles consomment plus qu'elles ne produisent; par ailleurs, l'inégalité sociale qui est leur condition d'existence engendre des révoltes dans leur propre population qu'elles doivent neutraliser par la violence. De telles sociétés combattent sans cesse à la fois un ennemi extérieur et un ennemi interne (boucs émissaires). Devant la violence, soit qu'on se défende, soit qu'on se laisse assimiler. Pour se défendre, il est nécessaire d'exercer une même violence qui nous rend semblables à l'ennemi. Pour se soumettre, il est nécessaire de collaborer avec lui. De ce fait, **se défendre ou se soumettre n'opposent pas d'obstacle à l'universalisation des rapports de violence.**

Il s'ensuit que les cultures fondées sur la domination occupent maintenant presque toute la place et que les autres cultures, sauf exception, ont été éradiquées ou assimilées. Cela est vrai dans l'univers politique mais cela est vrai aussi dans l'univers économique. Aujourd'hui, l'impérialisme économique l'emporte mille fois sur l'impérialisme politique, nous devenons tous des travailleurs consommateurs clivés, c'est-à-dire qu'en nous, le consommateur est indifférent à la situation du travailleur.

La seule issue est celle de la résistance, mais la résistance demande une très grande force morale. Elle n'a d'efficacité concrète que par son pouvoir de solidariser des consciences. Bref, il est vrai que biologiquement l'être humain est un prédateur, mais normalement, un prédateur collaborateur. C'est avec le déséquilibre des moyens d'exercer la force, qu'il est devenu son propre prédateur et celui de la nature. **Ce n'est pas son essence, c'est l'état culturel des sociétés dominatrices.** Mais aujourd'hui, les moyens d'exploitation de ses semblables et de surexploitation de la nature l'acculent au mur : soit qu'il apprenne à les maîtriser, soit qu'il disparaisse.

3. Sur la piste de Wresinski pour unir nos combats (Geneviève et Bruno Tardieu)

Merci à Jean de nous avoir réunis ici à la suite du colloque *Ce que la misère donne à repenser avec Joseph Wresinski* (qui s'est tenu en juin 2017 à Cerisy-la-Salle, en France), et d'avoir voulu que Wresinski éclaire la question « lutter contre la pauvreté, la misogynie et la destruction écologique un seul combat ? »

C'est pour nous une question plus qu'une affirmation. Il faut regarder cette question et voir comment et en quoi, dans les faits, il n'y a pas toujours de convergence et comment la créer.

Nous n'avons pas de doute sur le fait que les mouvements écologistes et féministes sont indispensables et justes. Mais pour avoir été au quotidien avec Wresinski il y a des années, nous avons appris de lui, qu'il lui arrivait d'interpeller des mouvements justes, non pas pour les critiquer mais pour les pousser à aller plus loin. Je prendrais comme exemple celui des mouvements « non-violents ». Wresinski a accueilli de nombreux objecteurs de consciences, au sein du Mouvement ATD Quart Monde. Mais il leur disait : vous serez crédibles si vous ne vous contentez pas de pratiquer la non-violence entre vous, mais si vous l'exercez au cœur même de la violence de la misère. En fait, les combats qui ne sont pas inclusifs courent le risque de se retourner contre les plus fragiles : l'écologie ou le féminisme risquent de devenir de nouvelles normes dans lesquelles les plus pauvres seraient à nouveau en faute , - ils seraient ceux qui polluent le plus, ceux qui sont arriérés dans la libération de la femme. Ces pièges existent bien, ils divisent nos combats. Un atelier traitera de « Pauvreté et féminisme »; un autre de « Pauvreté et écologie ».

L'option fondamentale de Wresinski n'est pas de créer un mouvement des pauvres, mais de questionner tous les combats pour la justice jusqu'à ce qu'ils incluent les plus pauvres. Les plus pauvres permettent aux combats d'aller jusqu'au bout. Wresinski a eu ces paroles fortes : « Les pauvres sont les créateurs, la source même de tous les idéaux de l'humanité, car c'est à travers l'injustice que l'humanité a découvert la justice, à travers la haine, l'amour, à travers la tyrannie, l'égalité de tous les hommes . » (voir site www.joseph-wresinski.org, il s'agit du texte d'une affiche).

Bruno et moi allons développer des points clés de l'introduction de Jean qui sont éclairés et approfondis par la pensée de Wresinski :

- * Comment devenir sujet quand on a grandi dans la misère, que je développerai.
- * Comment changer la relation entre les plus pauvres et les autres, que Bruno développera.

Devenir sujet : (passer de coupable à victime et de victime à résistant)

Comment-est-ce possible, lorsqu'on a grandi dans la misère et qu'on a été chosifié par elle, de devenir sujet de sa propre vie ? Marie Jahrling, une des premières personnes de la misère devenue militante au côté de Joseph Wresinski, dès les débuts d'ATD Quart Monde dans le camp des sans-logis de Noisy le Grand, est intervenue au colloque de Cerisy la Salle : *Ce que la misère donne à repenser*. C'est à ce que colloque que Jean est venu, que nous nous sommes rencontrés et qu'il nous a invités à construire avec lui ce séminaire que nous vivons aujourd'hui.

Marie énonce le chemin suivant pour devenir sujet. Il faut déjà se défaire de sa culpabilité. « Comprendre petit à petit qu'on n'est pas coupables mais victimes des injustices et des discriminations », dit-elle. Puis il faut réussir à « se reconnaître non seulement comme victime mais encore comme résistante. » Je vais développer ces trois phases. Les personnes qui vivent dans la grande pauvreté, non seulement souffrent des conditions de vie difficiles, mais également du poids de la culpabilité de leur condition. Tout est fait pour les rendre responsables de leur situation et donc coupables de leurs souffrances. Le jugement porté par les autres est totalement intériorisé au point qu'il est très difficile de s'en défaire.

Nelly Schenker, une militante Quart Monde de Suisse a écrit l'histoire de sa vie. Je la laisse parler :

« Ma mère et moi n'étions tolérées qu'à la cave. Je partageais un lit avec ma mère. Parce que j'ai été une enfant illégitime, j'ai été une enfant de trop. J'entendais toujours dire qu'il n'y avait pas d'argent pour ma mère et moi. Pourtant, je la voyais toujours travailler. Elle allait en forêt ramasser du bois pour cuisiner et pour le chauffage. Ma mère faisait également la lessive pour toute la maison. Après l'école maternelle, j'ai été séparée de ma mère et placée dans plusieurs institutions. (...) Alors petit à petit je me suis liée à ce Mouvement et au Père Joseph Wresinski, qui a déjà connu la misère quand il était enfant, Je me suis souvent demandée : « Comment cela se fait qu'il connaisse notre histoire, celle de ma mère et de moi, sans nous connaître ? » Il a été le premier à me dire: « Vous avez le droit d'exister sur cette terre. » (Communication de Nelly Schenker au colloque Ce que la misère donne à penser, à l'Institut de France le 4 juin 2018).

Comme le dirait Jean, à l'encontre de la cosmologie de la soumission, on construit un univers de dialogue et de participation. Il s'agit avant tout de permettre aux personnes de se libérer de la culpabilité de la misère. « Tu ne veux pas avoir honte en racontant ta vie à une autre personne. Alors, il vaut mieux se taire. Raconter sa vraie histoire, cela fait peur. Tu n'es pas certain que l'autre va te croire. Ou qu'il se dise : « Elle était bien en psychiatrie ? » Et les préjugés sont alors vite de retour. Avec ta véritable histoire, tu peux être vu comme un moins que rien. Tu voudrais alors toujours être quelqu'un d'autre. Tu es dans un grand doute. » (Nelly Schenker, 4 juin 2018).

Dans des relations à égalité, des relations de confiance et de réciprocité, de liberté, il est possible de faire comprendre et ressentir que c'est la misère elle-même qui est une violence, une violence imposée qui frappe et qui détruit. Et au sentiment de culpabilité se substitue, la conscience d'être victime d'injustices. Wresinski a d'abord vécu, éprouvé dans son corps et son esprit que la misère est une violation des droits humains puis il a démontré ceci et l'a fait reconnaître dans les instances internationales au Conseil des Droits de l'homme de l'ONU à Genève. Il a fallu trente ans de combat pour arriver à cela. Il a montré l'indivisibilité des droits et l'interdépendance des droits. La misère est à la fois la cause et la conséquence de la violation des droits humains. Il est profondément émancipateur pour une personne qui vit dans la pauvreté de savoir qu'elle a des droits et qu'elle est sujet de droits, qu'elle peut les faire valoir et qu'elle est porteuse comme tous les êtres humains d'une dignité inaliénable. Si la reconnaissance de l'injustice permet de gagner le sentiment d'être victime, et permet de sortir du sentiment de culpabilité, ceci n'est qu'une première étape vers la libération.

Wresinski a été beaucoup plus loin puisqu'il a construit une cosmologie dans laquelle le plus pauvre est le centre. C'est de lui que vient la source des idéaux de l'humanité. Wresinski transforme totalement les rapports sociaux et il demande aux plus pauvres de contribuer, d'exister en offrant ce qu'ils sont aux autres. Il les crédite par exemple de savoirs liés à leur expérience de la pauvreté. À l'Université populaire Quart Monde, les personnes qui vivent dans la pauvreté prennent conscience de la richesse de leur expérience. Elles apprennent à transformer leur savoir de vie en une véritable réflexion sur le monde qui est indispensable à la lutte contre la pauvreté. Wresinski refuse la fatalité de la misère, il refuse la culpabilité de ceux qui la vivent, et il refuse également le gâchis de l'expérience et de l'intelligence de ceux –ci . Alors que les plus pauvres sont le plus souvent jugés incapables de penser, c'est précisément à leur capacité à penser qu'il s'adresse. À leur capacité de poser les grands actes de l'existence. C'est penser, c'est croire, c'est aimer, c'est méditer. Wresinski crédite aussi chaque personne qui vit dans la grande pauvreté de capacité de résistance. Souvent invisible aux yeux de l'extérieur, ou bien niée, ou bien encore qui ne peut totalement porter ses fruits, pourtant elle existe. Vivre dans la grande pauvreté, c'est résister jour après jour à la violence, c'est vivre et poursuivre contre vents et marées, c'est exister pour ses enfants, pour un conjoint, un ami... Être reconnu comme résistant, c'est être reconnu comme acteur de sa propre vie.

Mais l'ultime réparation dans le combat contre la misère c'est être en capacité de se battre pour les autres. La communauté que représente le mouvement ATD Quart monde offre un espace pour que les personnes qui vivent la pauvreté deviennent des militants de leur propre cause et militants pour autrui.

Nelly dit pour conclure son texte : « J'ai découvert avec le Mouvement que je ne suis pas coupable, mais victime de l'injustice, qui a droit à une réparation. Mais je suis plus qu'une victime. Je suis une militante de la justice et de l'amour. Et la seule réparation qui compte, c'est que les lois et les comportements changent enfin, et le regard sur nous. » (Nelly Schenker, 4 juin 2018).

La vraie libération, c'est devenir acteur de la construction d'un monde où l'exclusion et la violence de la misère n'existeraient plus. Cette construction du monde ne peut se faire que dans des relations de réciprocité.

Pour finir, je voudrais citer une jeune philosophe qui a lu les écrits de Nelly Shenker et qui en a été profondément inspirée, et ensemble elles ont construit une intervention deux voix à l'Institut de France le 4 juin 2018. Voici ce que dit Evelyne de Mevius : « *Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits*. On sait aussi que dans les faits, c'est parfaitement inexact. On peut alors interpréter cet article dans sa visée téléologique, c'est-à-dire comme indiquant ce à quoi doivent tendre les relations humaines, à savoir considérer chaque homme comme libre et l'égal de soi en dignité et en droits. Qu'est-ce que cela implique ? Que la liberté n'est alors plus seulement un fondement de départ, « inscrite dans le cœur de chaque homme », mais également une essence à réaliser (« La véritable libération donnera aux exclus les moyens d'être libres, sans devenir oppresseurs à leur tour. » Joseph Wresinski, *Les pauvres sont l'Église*, Le Centurion, Paris, 1983, p. 102). Réaliser cette liberté revient à agir dans le monde, à participer à sa course. Toute personne, en tant qu'elle est libre, est libre de poser des actes dans le monde. Mais encore faut-il qu'elle en soit capable ! Matériellement, bien sûr, mais aussi, et peut-être surtout, qu'elle s'en sente capable. Nelly Schenker a, dans son livre, une formule admirable qui récapitule, à mon sens, cette seconde condition. Elle écrit : « Pour qu'une personne puisse faire entendre sa voix, elle doit exister dans la pensée des autres. » (Nelly Schenker, *Une longue, longue attente*, p. 248). « C'est parce que j'existe dans la pensée des autres, d'au moins un autre, que non seulement je peux parler, mais que je suis entendu(e). C'est cette existence pour au moins un autre qui a, écrit-elle, « réveillé ses capacités ». (Nelly Schenker, *Une longue, longue attente*, p. 127 : « Cela donne un sens à ma vie de faire partie d'une telle communauté. Ce sont de tels événements concrets qui m'ont permis de devenir la personne que je suis aujourd'hui. D'une manière ou d'une autre cela a réveillé mes capacités. »)

Passer d'une relation de sujet à objet à une relation de sujet à sujet

La question de la relation est centrale pour Joseph Wresinski. C'est lui qui a permis de passer du paradigme de la pauvreté comme manque, à celui de la pauvreté comme exclusion sociale (Jules Klanfer, *Exclusion sociale*, Cahiers Science et Service, vol.2 Bureau de recherche social, ATD, Paris 1965). Dans le premier cas il faut combler, dans le deuxième cas il faut changer le mode de relations. Le premier nom des volontaires permanents d'ATD Quart Monde est celui de travailleurs aux relations humaines, accompagnés par un institut de recherche et de formation aux relations humaines.

Jean parle de la relation sujet /objet sous diverses formes : la prédation, de l'exploitation, la domination. Il en existe d'autres que Joseph Wresinski a bien mis en lumière, pour les avoir subies lui-même : c'est la relation de bienfaiteur à obligé, c'est l'humiliation de celui à qui on donne toujours sans rien attendre de lui. Le mépris fait qu'on n'est même plus exploité, on est ignoré. La différence entre pauvreté et misère est là : ne plus compter pour rien, au point que même sa souffrance est ignorée par les autres. C'est la mort sociale. Le paradigme d'exploitation ne recouvre pas ces formes de relations.

Je vous le disais, le Père Joseph Wresinski parle d'expérience. Dès cinq ans il doit aller chercher la soupe chez les sœurs tôt le matin pour sa famille, les poings serrés de rage au fond des poches. Il disait aussi : « Ma mère n'avait que des bienfaiteurs, elle n'avait pas d'amis. » Il voit sa mère sans cesse accepter les vieux vêtements et dire merci. Il lui demande : « Mais pourquoi acceptes tu encore ça, on en a plein des vieux vêtements donnés », et elle répond : « Tu sais, si on leur refuse, si un jour on a besoin d'eux, ils nous diront non . » (Joseph Wresinski, *Les pauvres sont l'Église*, Le Centurion, Paris, 1983) « J'ai vu des amas de linge venir chez nous dont nous ne savions que faire, parce que ma mère ne se sentait pas libre de dire : « Nous n'en n'avons pas besoin. » (Joseph Wresinski, *Le partage*, 27 décembre 1966. Archives du centre Joseph Wresinski de mémoire et de recherche).

Ainsi se développe ce qu'il appelait la parole assujettie, - il faut plaire et se plier au bienfaiteur. Il n'y a plus de liberté de parole. Plaire au bienfaiteur, à l'enquêteur, à l'assistante sociale, qui tous ont du coup une connaissance fautive de la misère. Et Joseph, enfant, remarque que ces gens de la bonne bourgeoisie qui viennent chez eux pour donner, quand ils le croisent au centre-ville, ne leur disent même pas bonjour. Ils ne sont qu'objets de charité, ignorés en tant que personnes. Plus grave, « Dans mon enfance quand on nous donnait quelque chose on nous disait : « Garde-le bien pour toi, tu es pauvre, ne partage pas. Quand on donnait quelque chose à sa mère « on veillait bien à ce qu'elle ne le donne pas, qu'elle en fasse bon usage. » Le don devient contrôle. C'est, dit le Père Joseph, ce qui divise profondément les pauvres, et « qui fait qu'il voit l'autre comme un rival, quelqu'un qui va recevoir à notre place et qui est un danger. Le pauvre est comme empêché voire interdit de donner. Cet empêchement d'être dans le cercle du donner-recevoir-rendre fait « que le pauvre devient l'instrument des forces religieuses, politiques et économiques d'une société. » (Joseph Wresinski, *Le partage*, 27 décembre 1966. Archives du centre Joseph Wresinski de mémoire et de recherche).

Dans un texte de 1968, le Père Joseph énonce que cette forme de relation n'est pas seulement injuste, elle est violence, elle atteint profondément les personnes. Ce texte « La violence faite au pauvre » décrit la « violence de l'indifférence et du mépris » et montre que c'est cela qui crée la misère « car elle conduit inexorablement à l'exclusion, au rejet d'une personne par les autres personnes . » (Joseph Wresinski, *La violence faite aux pauvres* in Igloo n° 39-40 janv-fev-mars-avril 1968).

Entre 2008 et 2012, donc vingt ans après la mort de Wresinski, le Mouvement ATD Quart Monde a constaté que le monde se durcissait avec les pauvres, - leur disant ouvertement qu'ils étaient des poids pour la société, inutiles, surnuméraires. Il a décidé de reprendre ce texte de Wresinski et d'approfondir la question de la misère comme violence.

Nous avons mené une grande recherche participative mondiale pour comprendre avec les personnes en situation de pauvreté cette réalité de la misère comme une violence. Plus de mille personnes dans vingt cinq pays. Les gens ne voulaient d'abord pas parler de la violence qu'ils subissent. Ils craignaient de le faire. Puis petit à petit ont pu énoncer : « Tout ce que vous faites ou pensez pour nous, sans nous, se retourne contre nous. » (ATD Quart Monde, *La misère est violence, rompre le silence, chercher la paix*, Ed. Quart Monde, Paris, 2012). Nous avons pu comprendre avec elles et avec des anthropologues chercheurs, que la misère, comme d'autres formes de grande violence, mène au silence. Et elle finit par passer inaperçue. Les victimes de violences sexuelles se taisent de peur qu'on ne les croie pas.

Geneviève de Gaulle, qui était présidente d'ATD Quart Monde, résistante et rescapée des camps de concentration, a vécu pour elle-même puis reconnu dans les plus pauvres ce même déni d'humanité qui fait taire. Elle portait le même silence en elle. Elle n'a pu écrire sur son expérience dans les camps qu'à la toute fin de sa vie. Nous avons pu repérer les stratégies de silence. Et aussi, nous avons compris à quel point les gens mettent toute leur énergie à créer la paix. La violence est une relation éminemment réciproque. La seule réponse à la violence, dit le Père Joseph, est la violence. Mais on peut répondre par ce qu'il appelle *la violence de l'amour*. L'amour déraisonnable, où on se met en dépendance comme le dit Jean, dépendance des êtres vivants, dit-il. Mais Wresinski dit qu'il faut se mettre en dépendance du plus pauvre pour qu'enfin il puisse ne plus être ignoré, sortir de la relation de recevoir pour enfin donner. C'est ce que font les volontaires d'ATD Quart Monde et d'autres, faire communauté de vie avec les plus pauvres pour recevoir d'eux. Pour petit à petit rétablir le donner-recevoir-rendre, la réciprocité de la vie. Un atelier « Pauvreté et Communauté » permettra d'approfondir ce thème.

Le Père Joseph nous disait de faire des plus pauvres nos maîtres, nos maîtres à penser. Pour sortir du don poison à sens unique où la personne pauvre n'est vue que comme receveur, ceux qui ne sont pas pauvres doivent se mettre en position de receveurs. Receveurs de leurs pensées, de leurs questions, de leurs résistances, de leurs gestes. Et tous les jours, les volontaires d'ATD notent ce que leurs maîtres disent. Il s'agit de rétablir la réciprocité non pas en argent, mais en savoir, en connaissance, en spiritualité et en sagesse.

L'expérience de se voir dénier l'humanité donne aux plus pauvres des questions existentielles, des savoirs, des profondeurs, des sagesses qui ont toujours été ignorées, gâchées. Nous avons tant butté sur les préjugés et théories sur les pauvres (par exemple ils sont heureux comme ça, ils sont libres, ils n'ont que des besoins matériels etc...) que nous avons été entraînés dans l'effort de repenser le monde avec eux, et même de repenser la manière de construire le savoir pour qu'ils puissent apporter le leur. Le savoir universitaire est précieux mais incomplet, alors qu'il se croit complet, disait le Père Joseph en 1983 au Groupe pauvreté du Congrès mondial de sociologie qu'il animait. (Joseph Wresinski, *La pensée des plus pauvres dans une connaissance qui mène au combat*, in Refuser la misère, une pensée née de l'action, Le Cerf, Paris, 2007, p. 51 à 66). De là est sorti ce défi de construire une connaissance ensemble, non pas les uns sur les autres, mais co-construite, en croisant nos savoirs. C'est une clé du monde de demain. Les plus pauvres ont contribué à établir une nouvelle épistémologie, le Croisement des Savoirs, qui mobilise aujourd'hui des grands instituts de recherche. Ils détiennent une clé dont parle Edgar Morin : ils comprennent les incompréhensions. La réciprocité est une clé, elle peut se généraliser. « La fin de l'exclusion, disait le Père Joseph, c'est quand chacun peut donner le meilleur de lui-même. »

Sur la couverture de ce document se trouve la photo d'une sculpture de Philippe Barbier qui symbolise cette idée. Il s'agit d'un grand mobile qui se trouve au Palais des Droits de l'Homme à Genève depuis le 20 novembre 1999, vingt ans de la Convention internationale des Droits de l'Enfant. Elle a été offerte par une délégation d'enfants de la misère venus du monde entier. Pour marquer cet anniversaire, nous avons invité les enfants avec qui nous étions engagés au quotidien à donner une petite pierre et un message pour les droits des enfants. Roger a donné une pierre de l'endroit où il pose sa tête pour dormir, dehors, à Ouagadougou. Son message était « mon cœur est dans ce caillou » parce qu'il voulait l'offrir à tous les enfants du monde. C'est le titre de la sculpture. Des dizaines de milliers d'enfants ont fait ce geste. Et Philippe en a fait cet étonnant mobile. Oui, chacun doit pouvoir apporter sa pierre et son message.

Reste à créer au jour le jour, comme dans ce mobile, l'équilibre magnifique, précaire, léger des contributions de chacun. Nous dédions cette conférence à Philippe, qui aurait dû être avec nous aujourd'hui. Il a beaucoup préparé ce séminaire avec nous, passionné de l'unité des luttes et surtout des humains. Il voyait cela comme un art. Il a créé jusqu'au bout de sa vie, le 1er juillet dernier.

Inventer l'harmonie de la vie avec ce que la nature et les personnes offrent de meilleur, faire que nul ne soit empêché d'offrir ce meilleur, c'est peut-être ce qui unifiera nos combats.
